VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 18 AOUT 1914 NUMERO 14

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction dministration:
619 AVE. DERMOT
Téléphones - - 4264-4265

UN DOCUMENT

C'est souvent au lendemain des élections, quand la fumée de la bataille se dissipe et que le terrain des hostilités se nettoie un tant soit peu, que se retrouvent les documents les plus intéressants et les plus instructifs. Dans le fort de la mêlée, ils nous échappent et passent inaperçus dans la masse des documents électoraux dont on inonde les circonscriptions électorales.

Dans l'avant dernier numéro, publié avant la votation, nous parlions d'un certain document que les chefs de l'orangisme au Manitoba avaient tenté de faire signer par un candidat dans un comté où on compte un vote catholique relativement important. A la demande d'un de ses amis, notre confrère le *Manitoba* publie le texte d'une circulaire confidentielle aux orangistes du Manitoba. Elle confirme ce que nous rapportions alors et prouve de plus que ce qui fut tenté dans le comté dont nous parlions alors le fut à peu près partout. Et elle n'est pas de nature à nous faire regretter notre vote.

Les émissaires de l'orangisme posaient à tout candidat sept questions. Le paragraphe (e) de la cinquième ainsi que la 6ème question constituent la partie maitresse de ce questionnaire. Par le paragraphe (e) de la cinquième question on veut savoir du candidat s'il votera, élu, l'amendement suivant: "Aucun instituteur dans une école publique ne pourra porter un habit ou un costume qui est d'un caractère religieux ou confessionnel distinctif et aucun emblême religieux ou confessionnel ne sera exhibé ou exposé dans une école publique pendant les heures d'école régulière." Par la sixième question, on demandait au candidat de s'engager à "retrancher (de la loi scolaire) tous les articles de l'acte qui comprennent le règlement Laurier-Greenway.

Les candidats ont donné leur réponse par lettre. Et selon le rapport de la loge dont il est question ici, trente-trois réponses furent reçues: un candidat du gouvernement et trente-deux de l'opposition. Tout en déplorant que certains candidats appartenant à l'ordre n'eussent pas daigné répondre au questionnaire, le rapport s'en consolait en constatant que M. Norris par lettre personnelle s'engageait à prohiber le port du costume religieux.

DE LA LOGIQUE CONFRERE

Le 11 août dernier, sous le titre "Territorial conquest", le *Free Press* écrivait: "On a le droit d'espérer qu'un des résultats de la guerre sera de restaurer à la France ces parties de l'Alsace et de la Lorraine qui sont françaises par les traditions, la langue et les coutumes. L'enlèvement de ces provinces à la France et l'expulsion de leurs foyers de 15,000 habitants de ce territoire qui refusaient de devenir sujets allemands sont un crime dont l'Europe durant un demi siècle a été cruellement châtiée."

Un peu plus loin, le *Free Press* ajoute: "Il est de nos jours moralement impossible de conquérir un pays civilisé et de culture. Le tenter est aussi infâme que vain. Ni l'Allemagne, ni l'Autriche, ni la Russie, les possesseurs de la Pologne spoliée, n'ont retiré de ce grand crime autre chose qu'un fléau. Ni les brutalités administratives, ni les raffinements de la tyrannie n'ont pu détruire l'esprit national de la Pologne."

Très bien, confrère! Mais pourquoi ne pas appliquer ce même raisonnement aux choses du Canada?

C'est aux traditions et aux coutumes du peuple polonais traduites dans la vie quotidienne par l'usage de l'idiome national que s'est attaqué le gouvernement allemand. La plupart de nos lecteurs ont entendu parler des mauvais et barbares traitements infligés par les autorités allemandes aux petits polonais qui refusent de renier leur langue pour adopter celle de leurs vainqueurs. Ils savent que tout a été vain. Les tactiques les plus brutales n'ont servi qu'à tremper le courage de la jeune génération. Et cette langue des aïeux, parlée en dépit de la plus atroce persécution, ne leur en est devenue que plus chère.

Mais la Russie, mais la Prusse et l'Autriche ne sont pas seules à avoir leur province polonaise où l'on s'efforce d'arracher à l'enfant le parler maternel. Avec un peu de bonne volonté, sans même quitter notre Canada, le *Free Press* peut trouver à dénoncer l'existence d'une petite province polonaise canadienne: qu'il veuille bien jeter les yeux sur les comtés canadiens-français de la province d'Ontario. Osera-t-il dire que ces comtés ne sont pas canadiens-français par la langue, les traditions et les coutumes? Refusera-t-il d'admettre que ce sont des comtés civilisés et de culture? Et tenter de les conquérir à un autre idiome,—le tenter en violation de tous les droits,—en regard de tous les avertissements de l'histoire canadienne,—ne paraît-il pas au *Free Press* "aussi infâme que vain"? Et de ce "grand crime",—qu'on a tenté de perpétrer et qu'on souhaite encore de perpétrer au Manitoba, qu'on s'efforce de perpétrer à l'heure actuelle dans Ontario,—le *Free Press* croit-il que le Canada en retirera autre chose que de funestes résultats? Et sincèrement le *Free Press* nourrit-il l'illusion que les "brutalités administratives et les raffinements de la tyrannie" finiront par détruire l'esprit national des Canadiens français,—surtout s'il veut bien se souvenir qu'il y a un quart de siècle on prédisait dans ses colonnes qu'à dix ans de là le français ne serait plus parlé dans l'Ouest?

Pologne allemande! Pologne russe! Pologne autrichienne! Pologne manitobaine et ontarienne! De la sorte, l'énumération serait complète, cher confrère!

UN CERTIFICAT

Les quelques articles que nous crûmes de notre devoir de publier dans la dernière lutte électorale n'ont pas eu l'heur de plaire à tous: cela était inévitable. D'aucuns nous avaient prédit que la circulation de notre journal s'en ressentirait, mais le temps ne paraît pas devoir justifier leurs prédictions. Un seul de nos lecteurs nous a renvoyé le journal. Par sa lettre que nous publions en en respectant très scrupuleusement toute la teneur, on pourra juger de son état d'esprit.

"Morris, juillet 25, 1914.
au Rédacteur de La *Liberté*
Cher Monsieur,

Je regrette d'être aubliger de faire discontinué mon journal La *Liberté*.

Pour lai raison que se journal ma été présenté sur fausse protection car se journal ne devais pas avoir un mot de politique. Et surtout diriger par nous Pretres et surtout remplire se journal de politique corumpu et honteux d'intandre lire cela par ma famille et veuillez ne plus envoyer votre journel... garder le pour du monde plus ignoran que moi.

Tout à vous,
Henri Landry,
Morris, Man.

LA BATAILLE D'AUJOURD'HUI

Par Edouard Drumont

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le choc formidable, qui met aux prises des millions d'hommes, préoccupe les écrivains et les penseurs. Il y a vingt ans déjà, Edouard Drumont, dans une page célèbre de la Fin d'un Monde, *évoquait ce spectacle d'horreurs:*

"Quand l'heure fatidique de la grande tuerie aura sonné, on verra ces choses:

Mobilisez! Mobilisez! —le fluide électrique lancé sur les innombrables fils a porté, jusque dans les coins les plus reculés de la Gaule et de la Germanie, l'ordre terrible qui est un arrêt de mort pour des milliers d'êtres humains. Aux armes! Aux armes! ont répondu des milliers de poitrines gauloises et germaines.

Quelques heures après, les cavaliers alertes sont en selle et s'élancent des frontières.—Sabrez! Sabrez au galop! Chargez les uns contre les autres, derniers soldats des combats épiques d'autrefois!

Chargez et sabrez vite! votre heure sera courte... car derrière vous, arrivent et s'alignent les fusils et les canons modernes... et la grande Bataille Nouvelle va commencer...

Quelques jours ont suffi.—Les machines rapides attelées aux longs trains de guerre ont entassé, des deux côtés de la frontière, les formidables bataillons et les redoutables canons noirs.

Les Régiments, les Brigades, les Divisions, les Corps d'armée, les Armées naguère tronçons épars, sont soudés.

Les hommes plient sous le fardeau des cartouches métalliques: les caissons sont bondés de projectiles: les chariots regorgent d'outils, de souliers et de vivres. Les ambulances attendent sous la croix de sang des fanions.

Les souffles des hommes et des chevaux font comme le bruit de vagues lointaines. Les vapeurs sortent de ces hommes entassés et de ces bêtes soumises montent et voilent le ciel bleu.

Quelques kilomètres séparent les Gaulois des Germains.

Ce matin, c'est jour de bataille...

Et d'abord, un grand silence: silence fait de recueillement des âmes qui vont bientôt quitter ces corps: silence fait des épouvantes muettes, à la pensée de l'énorme hécatombe; silence fait des prières mentales et secrètes des époux, des pères et des fils!

Tout à coup retentit, lointain et lugubre, le premier coup de canon, et deux millions de soldats répondent par un cri sauvage au sifflement du premier projectile.

En avant! En avant!

Les musiques guerrières entonnent les Marseillaises nationales: les drapeaux, les étendards, les fanions frémissent: les coeurs battent, les chevaux hennissent: les commandements se croisent et se multiplient: le ciel tremble Les lignes immenses et profondes s'avancent les unes contre les autres... hommes et bêtes... chairs à canon!

Les batteries se déploient et prennent position.

Les infanteries marchent. On charge les pièces, on charge les armes, on remplit des magasins de fusils.

Six mille mètres séparent les gueules des canons d'acier! deux mille mètres séparent les pointes des baïonnettes... et déjà la bataille commence.

Un feu terrible s'ouvre: canon contre canon, batterie contre batterie, groupe de batteries contre groupe de batteries.

A six mille mètres! Pièce, feu!

Les obus fouillent le sol et éclatent; mais, bientôt, chaque pièce a rectifié son tir et trouvé sa distance et la lutte devient intense. Désormais, chaque projectile lancé éclatera, en l'air, au-dessus des têtes et sèmera deux cent cinquante projectiles sur des surfaces couvertes d'hommes.

Hommes et chevaux sont écrasés sous cette pluie de fer et de plomb. La supériorité restera au pointeur le plus habile et le plus rapide.

Les canons se tuent entre eux, les batteries s'écrasent entre elles, les caissons se vident.—L'avantage demeurera ainsi à celui dont le feu ne chôme pas!

Et sous ces ouragans, sous ces tempêtes, les bataillons vont s'aborder.

Deux mille mètres! mais déjà les balles de petit calibre, fines, coquettes, argentées, pointues, sifflent et tuent, frappent et traversent, ricochent et brisent; les salves se succèdent et des nappes de balles, denses comme la grêle, rapides comme la foudre, inondent le champ de bataille.

Les canons qui ont tué les canons d'en face, libres alors, attaquent les bataillons.

Ils lancent sur les groupes la brutale pluie de fer et les cadavres jonchent la terre ensanglantée.

Les lignes poussent les lignes, les bataillons poussent les bataillons, les réserves arrivent, et, pourtant, entre les deux armées que les balles et les obus fauchent s'étend encore une longue bande, large de mille pas, qu'aucun vivant ne peut franchir...

Les munitions s'épuisent... les millions de cartouches et les milliers d'obus couvrent la terre hachée de leurs étuis de cuivre, de leurs tôles déchirées, de leurs éclats tranchants... et le feu continue toujours... toujours... tant que les caissons vides seront remplacés par d'autres!

Les obus à la mélinite pulvérisent les fermes, les hameaux, les villages; ils démolissent et anéantissent tout ce qui est un abri, un refuge ou un obstacle.

Déjà la moitié des combattants râle et meurt: les blessés et les morts forment comme deux remparts parallèles, épais, distants de mille pas, que les projectiles labourent, que la mitraille met en miettes... et que les vivants ne peuvent franchir!

La bataille continue, acharnée. Mille pas séparent toujours les deux armées.

A qui la Victoire? A personne...

Et les salves redoublent, et les canons crachent; les unités tourbillonnent dans cet enfer et s'abattent sous la trombe.

Soldats et chefs, pêle-mêle!

Chevaux et canons, pêle-mêle!

Drapeaux et étendards, pêle-mêle!

Vivants, blessés et morts, pêle-mêle!

A qui la victoire? A personne...

Cependant, l'oeil d'un chef, au milieu de ce grand carnage, a vu que les hommes et les munitions manquaient sur un point de la ligne ennemie... au centre... à droite... à gauche... quelque part!

Ce chef a réuni, rapidement, devant ce point faible, des canons chargés, des bataillons frais, des caissons pleins et il a lancé ce torrent à travers les deux digues infranchissables de la zone des morts.

Il a fait un trou dans l'ennemi, il y est entré, tête baissée, pendant que ses escadrons rapides ont balayé les flancs de la colonne d'attaque.

Cette colonne infernale pénètre, comme un coin, dans le coeur de l'armée ennemie: les vivants reprennent courage et tentent un dernier effort.

Les canons tonnent et la colonne marche toujours... semant la moitié de ses hommes... mais avançant... A son tour, elle se déploie et ouvre un feu terrible, de tous ses fusils et de tous ses canons.

Les lignes ennemies se rompent et les débris des uns cèdent le terrain aux débris des autres!

A qui la Victoire?

Le jour baisse, la nuit arrive, les ombres cachent l'horrible charnier. Les vivants brisés par la fatigue, n'ont plus la force de poursuivre ou de fuir.

Demain! demain encore! tant qu'il y aura des hommes, des chevaux, des canons, des fusils, des cartouches et des obus!

Ce soir, comptez vos morts et vos vivants!

A qui la Victoire?

A qui? à Dieu peut-être... qui a résolu de faire périr sous le *Déluge* du fer, tous les fils qui ont oublié la parole du Christ: "Aimez-vous les uns les autres!"

EDOUARD DRUMONT.
(*La Fin d'un Monde.*)

LA LANGUE FRANCAISE EN ONTARIO

Il est profondément regrettable que, par suite de la politique pusillanime, indécise et maladroite de l'hon. Dr Pyne et du Dr Seath, dans l'administration de l'instruction dans cette Province, une partie de notre peuple—les Canadiens français—deviennent les victimes de l'injustice et de la tyrannie. Sous le régime de Sir George Ross nous n'avions rien de cela. Son attitude vis-à-vis les Canadiens français de l'Ontario était l'attitude d'un homme d'état qui s'y connait en matière d'instruction. Il n'a pas tenté d'étouffer leur langue à l'instigation ou sur l'ordre des Loges Orangistes. Il savait que la langue d'un peuple tient aux fibres mêmes de son coeur—qu'elle leur est aussi chère que le souvenir sacré de leur enfance et de leurs foyers—qu'elle est en vérité la sentinelle de leur foi—en un mot que l'emploi et l'étude de cette langue est un droit naturel qui ne peut en justice être violé ni ravi; il savait en plus que la garantie de l'emploi et de l'enseignement de cette langue a été consignée explicitement ou implicitement dans l'Acte de la Confédération; que son droit à être considérée comme une des deux principales langues, officiellement et pour tout ce qui a trait à l'instruction au Canada, n'avait jamais été mis en doute jusqu'à ce que les préjugés, le fanatisme et la politique de bas-étage, aient récemment perverti et faussé le sens commun d'une partie de notre peuple canadien.

Le gouvernement Whitney a joué avec cette question, depuis quelques années, comme on joue avec un football. Au cours de la dernière campagne politique à Thetford, Ont., l'hon. M. Hanna a dit: "Si nous baissons les barrières pour ce qui regarde l'enseignement du français,—alors, adieu à la langue anglaise dans cette Province".

C'est là un gémissement du fanatisme. La barrière a été baissée dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'Ile du Prince-Edouard et le Manitoba, où l'on permet l'instruction en cette langue; oui, où elle est recommandée même et imposée par des experts en matière d'instruction; on lui accorde un temps égal à celui donné à la langue anglaise, et il n'y a pas eu d' "adieu à la langue anglaise".

A Massey Hall, Toronto, dans les mêmes circonstances, Sir Adam Beck a déclaré: "Il y a 250,000 Allemands dans l'Ontario et jamais ils n'ont demandé des écoles bilingues."

Permettez-moi, ici, de rappeler quelques faits à Sir Adam.

Premièrement, l'allemand n'est pas une des langues officielles du Canada.

Deuxièmement, nous n'avons pas 2,000,000 d'Allemands installés à nos portes en possession d'une littérature nationale canadienne-française richement développée, comme c'est le cas dans Québec.

Troisièmement, trente pour cent de notre population n'est pas allemande, représentée par un quart des membres de la Chambre des Communes.

Quatrièmement, la langue allemande est enseignée dans nos écoles publiques bien qu'on ne les désigne pas comme écoles bilingues.

Je considère le mouvement actuel contre les Canadiens français, en ce qui concerne leur langue, comme déshonorant, et indigne du Canada.

Ce n'est pas étonnant que les journaux de Paris appellent l'Ontario la Pologne du Canada. En outre, je nie absolument que les écoles bilingues, quand l'enseignement y est fait par des éducateurs compétents, sont synonymes de médiocrité et d'ignorance. Une telle déclaration est indigne d'un esprit cultivé ou bien renseigné.

Mais je suis entièrement convaincu qu'à la fin la justice prévaudra et que nombre de ceux qui aujourd'hui soufflent sur les flammes du fanatisme et de la passion auront honte plus tard de leur conduite actuelle.

Thomas O'Hagan.
—Windsor, Ont.

DEMAGOGIE

Le *Free Press* fait siens les commentaires de la *Patrie* de Montréal sur le discours de M. Armand Lavergne au cours des manifestations qui suivirent dans la ville de Québec la déclaration de la guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne. "Le jeune Lavergne, écrivait, la *Patrie*, choisit mal son temps pour jouer au démagogue et prêcher la politique nationaliste."

Veut-on savoir ce que c'est que ce "démagogisme" de Lavergne qui peine tant la *Patrie* et le *Free Press*? Le voici: c'est le texte que nous fournissent les journaux de l'Est

"En face de la situation qui nous est faite, nous devons nous demander quels sont nos devoirs? Je considère que nous avons pour premier devoir de défendre notre territoire. Le danger que court l'Angleterre n'est pas dans l'armée autrichienne ni dans la flotte allemande. L'Angleterre peut être affamée dans tous les sens et nous devrons protéger les ports de Sydney et de Halifax et garder libre la route du Saint-Laurent, afin de pouvoir lui offrir un grenier où elle trouvera des vivres.

"Les Canadiens français feront leur devoir. Ils sauvèrent déjà le Canada deux fois et ils le sauveront encore cette fois. Mais qu'on comprenne donc là-bas, dans Ontario et au Manitoba, chez les fanatiques, que si les Canadiens français ont le devoir de mourir pour la patrie, ils ont aussi le droit de vivre demain. Si les Canadiens français doivent verser leur sang pour la mère-patrie, ils ont droit à la conservation de leur langue et de leurs écoles. Si on nous demande aujourd'hui combien il nous faut pour nous battre au Canada, nous répondrons: rien. Mais si l'on nous demandait ce que nous demandons pour aller nous battre en Angleterre, nous répondrions: Qu'on nous rende notre langue et nos écoles."

Ce sont ces dures vérités que la *Patrie* et le *Free Press* appellent mes les plus endurcies, le rappel de la démagogie! Même aux âde leurs félonies est pénible; les récriminations du *Free Press* le prouvent.

CANADIENS-FRANCAIS ET LA GUERRE

(*Le Droit*)

L'Europe est en guerre et tout naturellement le Canada se ressent du contre-coup; le commerce est suspendu, les finances sont en désarroi et l'on mobilise les volontaires. Déjà plusieurs régiments sont sur pieds et l'on a pris toutes les précautions possibles pour mettre le Saint-Laurent à l'abri d'un coup de main.

Quant à la protection de nos côtes, tous les citoyens de ce pays seront empressés de prêter leur concours et l'on constate que plusieurs déjà ont offert leurs services pour aller combattre dans les armées même de l'Angleterre.

Et pourquoi les Canadiens-français iraient-ils exposer leur vie pour la gloire du peuple anglais?

Pour prouver notre loyauté à la couronne britannique?

Nous avons prouvé cette loyauté hors de tout doute en 1775, en 1812 et en 1813. Nous en a-t-on tenu compte?

A ces époques mémorables nous avons, nous les Canadiens français, sauvé l'honneur du drapeau anglais, nous avons conservé le Canada à la couronne britannique, et depuis, au nom de ce même drapeau et de cette même couronne, les Anglais n'ont cessé de nous persécuter et de vouloir arracher de nos coeurs les plus nobles sentiments, ces sentiments qui nous ont fait marcher courageusement au combat en 1775 et en 1813. Ils ont voulu nous étouffer dans les Provinces Maritimes, au Manitoba, dans les Provinces de l'Ouest, et voilà que les forces les plus formidables des Anglais en ce pays se coalisent pour empêcher les 250,000 Canadiens français de l'Ontario de conserver dans leurs foyers leur langue maternelle.

Est-là la manière anglaise de reconnaître notre fidélité à la couronne britannique! Si encore nous demandions des faveurs, mais nous ne réclamons que ce qui nous est dû, que ce qui nous a été garanti par les traités. Et si les Anglais trouvent qu'il est tout naturel de manquer à la parole donnée quand ils sont les plus forts, pourquoi nous, Canadiens français, méprisés, vilipendés, calomniés, pourquoi irions-nous offrir nos vies pour l'honneur du drapeau anglais, de la couronne anglaise au nom des quels on nous opprime?

Le gouvernement de l'Ontario veut forcer nos enfants à ne parler que l'anglais; il commet ces injustices, au nom d'une loyauté de mauvais aloi qui est de la coercition indigne d'un gouvernement civilisé; le ministre de la milice, le colonel Sam Hughes, refuse aux volontaires canadiens-français le privilège sacré pour nous de saluer Jésus-Hostie avec leurs armes, c'est du fanatisme absurde qui n'inspire que du mépris pour une autorité brutale et sans jugement; cela se fait encore au nom de la loyauté à la couronne britannique. Pourquoi donc irions-nous nous enrôler pour la gloriole de tel gouvernement et de tels hommes, quand nous n'y sommes pas obligés!

Nous ne voulons pas prêcher la trahison tant s'en faut, mais que ceux qui se prétendent la race supérieure parce qu'ils ont la force de violer impunément la parole donnée marchent au premier rang et prouvent par des actes cette loyauté qu'ils proclament avec tant de suffisance quand il s'agit de persécuter des minorités.

Et si les Canadiens français ne répondent pas immédiatement à l'appel qui leur est fait, ce sera peut-être le meilleur moyen de faire comprendre à la couronne britannique que l'on a détruit son prestige en persécutant ses plus fidèles sujets et en s'efforçant de manquer aux engagements qu'elle a pris à notre égard.

Malgré tout cela cependant, les Canadiens français seront fidèles à leurs devoirs; ils soutiendront encore brillamment leur réputation de bons soldats et d'ardents patriotes. Ils se vengeront ainsi des avanies que les Anglais leur font subir. Ils se vengeront surtout aux yeux de l'histoire.

Et si les Canadiens français font leurs devoirs dans ces conditions pénibles et toujours répétées, avec combien plus d'enthousiasme et d'entrain, nos fils iraient s'enrôler aujourd'hui sous les drapeaux britanniques et se battre pour la gloire de la couronne, si seulement on voulait être justes et honnêtes à notre égard.

Il y a dans ce pays un grand nombre d'Anglais qui voient la situation comme nous, dans le sens de la justice; sont-ils assez nombreux pour faire comprendre aux autres que le plus sûr moyen de s'attacher les populations cosmopolites de ce vaste pays est d'être justes pour tout le monde. Et les Canadiens français ont tous les droits au monde d'attendre que l'on soit juste à leur égard.

MACEDOINE A LA CHINOISE

Un hebdomadaire chinois de Changhaï, rédigé en anglais: "The Republican Advocate", publie un recensement officiel de la population étrangère de Kiao-Tchow, la colonie fondée en 1897 par l'Allemagne sur la côte du Chan-Toungh.

Elle s'élève à 6,094 personnes, dont 3,138 soldats allemands, et 2,823 sujets allemands, dont plusieurs centaines de fonctionnaires. Viennent ensuite, par ordre d'importance numérique, les nationalités suivantes:

43 Américains; 29 Austro-Hongrois; 16 Anglais; 14 Russes; 14 Belges; 6 Français; 4 Hollandais; 2 Norvégiens; 2 Turcs; 1 Canadien; 1 Australien; 1 Mexicain.

Comme cette minuscule colonie contient aussi des Chinois, des Japonais et des Coréens, on admettra qu'elle a droit au record du cosmopolitisme. La Tour de Babel ne vit jamais pareille confusion de langues!

A QUAND LA GRANDE BATAILLE ?

Les Belges conservent toujours leur terrain

PROCEDES INDIGNES

L'ambassadeur de France enfermé par les soldats allemands dans le wagon où il se trouvait

Paris, 11.—Les désagréments et affronts de toutes sortes, subis par M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Berlin, à son retour de Berlin, ont été racontés d'une manière très détaillée dans un rapport au ministère des affaires étrangères.

Il aurait même eu à subir de mauvais traitements le jour où il traversa le canal de Kiel, dans la ville de ce nom.

Des soldats envahirent le train, sous le prétexte d'inspecter les bagages, et M. Cambon, ainsi que d'autres voyageurs, furent obligés de rester dans leur compartiment, dont les fenêtres avaient été fermées et les rideaux tirés avec intention. Devant chaque porte, un soldat stationnait, un revolver en main.

Cette détention forcée dura une demi-heure.

Le chargé d'affaires de Russie, des femmes et des enfants avaient eu à subir les mêmes vexations.

NOUVEL ECHEC ALLEMAND PRES DE LIEGE

Ils laissent 800 morts sur le champ de bataille. Une patrouille française sabre un escadron de uhlans.

Bruxelles, 11.—Les Allemands ont fait, dimanche soir, une attaque désespérée sur la position de Seraing, ville située au sud-ouest de Liége. Ils ont été repoussés avec de grosses pertes: on estime que plus de 600 Allemands ont été tués sur une superficie d'un kilomètre carré.

Un pont sur lequel les Allemands passaient la Meuse fut détruit par les canons des forts de Flémalle et de Boncelles.

Les Allemands se jetèrent à l'assaut de la position avec grand courage. Plusieurs de leurs morts furent trouvés juste devant les retranchements creusés autour de la ville.

* * *

Un bulletin officiel publié aujourd'hui dit qu'une patrouille française a attaqué et sabré un escadron allemand, à Houffalize, village situé à 17 kilomètres au nord de Bastogne (Belgique). Les Français ont fait dix-sept prisonniers.

A part de légères escarmouches entre les partis de reconnaissances, le calme a été complet sur toute la ligne de défense belge.

* * *

Les troupes allemandes semblent se préparer à une nouvelle attaque des forts de Liége. Leur avant-garde se trouve près de la rivière Ourthe qui vient se jeter dans la Meuse, à quelques kilomètres à l'est de Liége.

Un bulletin officiel publié ce matin, à onze heures et demie, par le ministère de la guerre, dit que les Allemands ont passé la Meuse au nord de Liége. Ces détachements ne semblent pas, dit-on, être très importants: on pense qu'ils seront facilement repoussés.

L'état des troupes belges, françaises et anglaises est excellent.

* * *

Londres, 11.—Le bureau d'information de l'amirauté et du ministère de la guerre, organisé par le gouvernement anglais, a donné, ce matin, ses premières nouvelles. Voici la première dépêche qu'il a communiquée:

Près de deux divisions de cavalerie allemande se trouvent actuellement près de Tongres, au nord de Liége.

Trois corps d'armée allemands restent toujours devant Liége; à l'autre partie de l'armée allemande, elle se serait repliée vers l'Aisne.

Les Allemands avancent en grand nombre par le Luxembourg et leurs troupes d'avant-garde sont actuellement arrivées à la frontière belge.

On aurai aperçu, près de Marchienne et Arlon, des patrouilles de cavalerie allemande.

Plusieurs patrouilles allemandes ont été faites prisonnières en France et en Belgique. Toutes manquent de vivres; aussi, ne pouvant même plus nourrir leurs chevaux, n'ont-elles opposé aucune résistance.

Une autre dépêche annonce que les forts de Liége résistent toujours, bien que quelques petits forts soient tombés entre les mains des Allemands.

Un des forts principaux avait même feint de cesser le feu; mais quand l'infanterie allemande s'avança pour l'attaquer, on fit tout à coup, du même fort, pleuvoir sur ele une grêle de projectiles, sur elle une grêle de projectiles, avoir perdu de nombreux soldats.

Il est prouvé que 120,000 soldats allemands prennent part à l'attaque de Liége. Les personnes qui se sont enfuies de Liége disent qu'elles n'ont jamais assisté à un spectacle aussi terrifiant.

Des quantités de maisons ont été brûlées ou détruites en partie.

Le fait que les forts n'ont pas arrêté la marche des envahisseurs peut être expliqué de deux façons: il se peut que leurs canons n'aient pu être braqués du côté de la ville, ou ce qui est probable, que les Belges ne désiraient pas endommager leur jolie ville pour le plaisir de chasser l'ennemi, dont l'occupation importe peu au point de vue de la défense belge.

CRUAUTES ALLEMANDES

Quatre jeunes Danois fusillés pour avoir crié: "Vive la France"

Paris, 8.—Le comte Albert de Mun, un des chefs du parti conservateur, à la chambre, a écrit les lignes suivantes à un journal de Paris:

"Il m'a été raconté par un ami, que douze jeunes Danois, voyageant dans un train allemand se rendant à la frontière, entraînés par l'imprudence de la jeunesse et l'ardeur de leurs jeunes coeurs, avaient crié: "Vive la France!"

"Immédiatement on les fit sortir de force du train, quatre furent choisis dans le nombre et exécutés."

CADEAU PATRIOTIQUE

La compagnie du Creusot donne à l'armée française 26 batteries complètes d'un canon nouveau

Paris, 11.—La compagnie du Creusot a fait don au gouvernement français de 26 batteries complètes de canons de 105 milimètres, d'un type nouveau, qui avaient été commandées, avant la guerre, par un gouvernement étranger.

La compagnie a informé le gouvernement qu'elle paierait le dédit, prévu pour la non exécution de la commande, au pays étranger en question.

Comme la manoeuvre de ces canons n'est pas familière aux artilleurs français, des ouvriers du Creusot se sont engagés pour les manoeuvrer.

Ce cadeau représente une somme de 15 millions de francs.

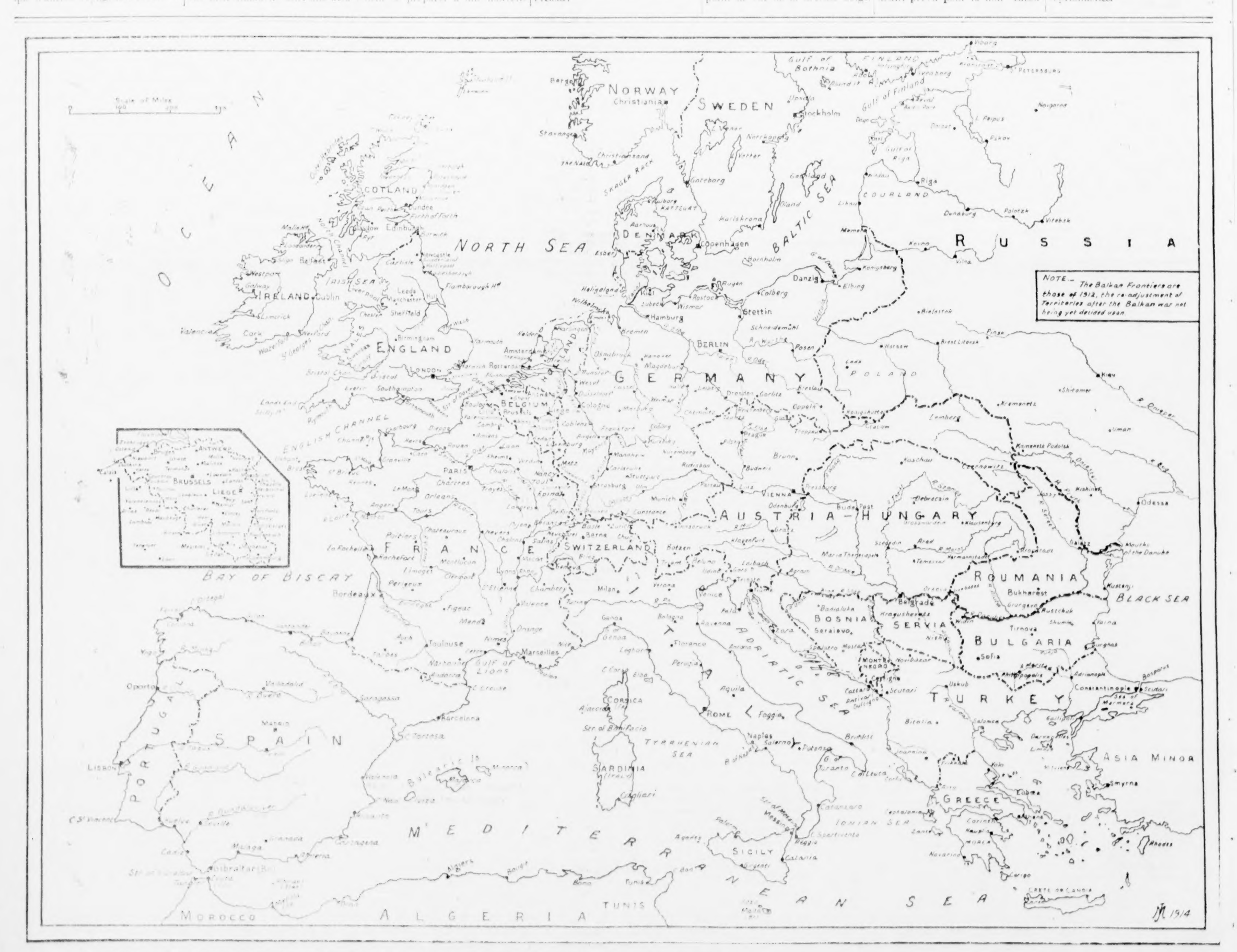
JUSTIFICATION ANTICIFEE

Les Allemands justifient à l'avance les cruautés qu'ils pourront commettre

Berlin, 11. (via Londres).—Une déclaration semi-officielle publiée ici, accuse les citoyens belges des environs de Liége, d'avoir participé aux combats livrés contre les Allemands. Elle dit, que les médecins soignant les blessés, furent fusillés par des gens placés en embuscade et que la population de la frontière française, en face de Metz, a tiré sur les patrouilles allemandes.

La même déclaration dit: "Les faits sont peut-être causés par le mélange des nationalités dans ces régions industrielles, mais il est possible aussi que la France et la Belgique se préparent à former des corps de francs-tireurs. Si ceci était prouvé par de nouveaux incidents, nos adversaires seraient responsables des mesures inexorables qui seraient prises à l'égard des populations coupables.

Les Allemands ont pour principe de se battre seulement contre l'armée régulière d'un état hostile et ils ne peuvent être blamés, si, contraints à la légitime défense, ils adoptent des mesures exceptionnelles.



Carte en détail de la frontiere entre la France et l'Allemagne.

UN SUCCES RUSSE

La cavalerie autrichienne est repoussée par les cosaques près de la frontière russe

Rome, 12.—Le "Corriere d'Italia", a reçu une dépêche de Trieste annonçant la destruction complète, par les Cosaques, d'une brigade de cavalerie autrichienne.

Cette brigade de cavalerie, dit la dépêche, s'était avancée sur le territoire russe, quand elle fut attaquée par une force importante de Cosaques soutenus par de l'artillerie.

Les Autrichiens, se trouvant inférieurs en nombre, cherchèrent à regagner la frontière autrichienne, mais leurs chevaux s'embourbèrent dans les marais qui se trouvaient sur leur passage.

D'autre part, on annonce de Trieste, que l'armée autrichienne, qui opère sur la frontière de la Galicie, a repoussé le mouvement offensif russe contre Lemberg.

Ces nouvelles, qui sont incomplètes, prétendent que la cavalerie autrichienne, qui marche en force, a obligé les Russes à s'arrêter pour attendre l'arrivée de renforts.

Le gouvernement italien déclare n'avoir aucun renseignement authentique sur les progrès de la campagne autrichienne.

LES COMBATS D'AVANT-PSSTES EN LORRAINE

Les Allemands rejetés au-delà de la frontière française. Les Français capturent des canons et des mitrailleuses.

Paris, 12.—Le ministère de la guerre communique le bulletin suivant:

"Les engagements entre reconnaissances continuent à se produire sur tout le front, depuis Belfort jusqu'à la frontière franco-belge. Dans toutes les rencontres, la cavalerie française s'est montrée supérieure à la cavalerie ennemie. Notre artillerie est manoeuvrée avec une perfection qui montre que l'instruction de nos soldats ne laisse rien à désirer.

"Tous les détachements allemands qui avaient pénétré en territoire français, dans les départements de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle, ont été rejetés au-delà de la frontière."

"Nos troupes conservent les positions dont elles se sont emparé dans les Vosges; elles occupent les crêtes et les cols qui commandent la Haute-Alsace.

"Dans la Haute-Alsace, notre front s'étend d'Altkirch à Thann, suivant une ligne passant un peu au sud de Mulhouse.

"Le gouvernement français dément avec indignation qu'il y ait eu, de la part de nos troupes, une violation de frontière avant la déclaration de guerre".

Parmi les nombreux petits combats qui se sont livrés sur la frontière, on signale celui de Mangiennes (près de Spincourt, Meuse).

Les Allemands se sont heurtés là à nos avant-gardes et ont été repoussés avec des pertes considérables. Notre artillerie a détruit une batterie allemande; nous avons pris trois canons, trois mitrailleuses et deux caissons de munitions. Un régiment de cavalerie allemande a éprouvé des pertes énormes.

Les ennemis ont attaqué avec une vigueur extraordinaire et ils ont montré une telle tenacité que nos lignes ont paru flotter un instant. Les troupes restées en réserve, ayant alors été envoyées sur la ligne de feu, ont rapidement rétabli le combat; une contre-attaque a mis enfin les Allemands en fuite.

A Moncel, près de Château-Salin, nos avant-postes ont repoussé un bataillon d'infanterie et une batterie allemande.

Le village de Lagarde, près d'Avricourt, a été enlevé par les Français à la suite d'une charge à la baïonnette exécutée avec un élan admirable.

On ne signale rien officiellement de ce qui se passe plus au nord, sur le front de Lorraine, sauf une sommation faite par les Allemands au commandant de la place de Longwy. Le commandant a fièrement refusé de rendre la place.

Il est probable que l'offensive allemande par le Luxembourg ne tardera pas à se dessiner, car on annonce que le gros des forces massées dans ce pays se trouve près de la frontière française. Les aviateurs auraient signalé déjà la présence de deux divisions de cavalerie à proximité de nos avant-postes.

* * *

Le ministère de la guerre communique ce qui suit:

"Il n'y a eu jusqu'à présent que des combats d'avant-postes.

L'occupation de Mulhouse par nos troupes n'a eu pour but que de désorganiser le service de renseignements allemand, dont le centre se trouvait dans cette ville. Cette tâche accomplie, la brigade qui en avait été chargée s'est retirée, le général qui la commande ayant jugé la positon trop périlleuse.

"Ce mouvement en arrière a été suivi, du côté allemand, d'un mouvement correspondant en avant, auquel a pris part tout le 14e corps allemand et une division du 15e corps, qui ont été arrêtés par nos lignes principales en arrière de Mulhouse.

"Notre situation stratégique reste excellente."

* * *

Londres, 12.—Une dépêche de Rome signale un message de Bâle, publié par le "Messagero".

D'après ce message, deux régiments d'infanterie allemands, le 169e et le 112e, auraient été presque anéantis par le feu de l'infanterie française, au cours du combat qui a précédé l'occupation de Moselle)."

Mulhouse.

Le commandant de la 29e division allemande, 14e corps d'armée, aurait été tué.

LES OPERATIONS ALLEMANDES EN BELGIQUE

Les Aliemands recommencent le bombardement de Liège. Leur cavalerie parait aux portes de Bruxelles.

Paris, 12.—Le ministère des affaires étrangères communique ce qui suit:

"Les rumeurs relatives à l'évacuation des forts de Liège par les Belges sont absolument fausses. Tous les forts, au nombre de douze, sont intacts.

"Il n'y a, dans la ville de Liège, que quelques détachements allemands qui s'y sont introduits à la faveur de l'obscurité."

* * *

Londres, 12.—Le combat a recommencé autour de Liège. L'artillerie allemande dirige sur les forts un feu nourri, mais les Belges ripostent avec vigueur.

Les Allemands ont construit un pont à Lixhe pour le transport des troupes et du gros matériel de guerre, et il est possible que les troupes allemandes tentent en même temps de faire traverser la Meuse, au sud de Liège, aux convois qui ont été signalés se dirigeant sur Engis, à 15 kilomètres de Liège.

La marche en avant des Allemands se trouve considérablement retardée par la résistance de Liège, dont les forts dominent toutes les routes que peuvent prendre les Allemands, empêchant ainsi le passage de l'artillerie et des wagons de munitions.

La cavalerie allemande, qui, lundi et mardi, occupait la ligne s'étendant de Saint-Trond à Hannut, a battu en retraite, excepté sur un seul point, où elle est encore en contact avec les troupes belges.

Un combat assez important a été engagé près de Tirlemont: trois régiments de cavalerie allemande, dont deux munis de mitrailleuses, ont attaqué deux régiments de lanciers belges.

Les Belges, étant numériquement inférieurs, se sont retirés en bon ordre. Les pertes belges sont insignifiantes.

Les Allemands, craignant une contreattaque des Belges sur leur flanc droit, se sont fortifiés dans Liège.

Les aviateurs belges se sont aventurés jusqu'à la frontière allemande. Les paysans belges se plaignent des cruautés des soldats allemands.

Le baron de Zuylen de Ivyelt a été tué par une sentinelle, alors qu'il parcourait en automobile la route de Namur à Liège.

* * *

Un bulletin officiel dit que les communications entre Bruxelles et Landen sont rétablies. Landen est un petit village situés sur la ligne de Bruxelles à Liège.

Le bruit avait couru hier que les Allemands avaient occupé la gare de ce village et qu'après avoir chassé les employés, ils y avaient mis le feu, ainsi qu'à plusieurs maisons du village.

On disait également qu'un combat d'artillerie avait eu lieu dans cette région; mais cette nouvelle est démentie; les Belges ont fait sauter plusieurs ponts dans les environs de Landen, on suppose que le bruit des explosions a donné naissance à la rumeur d'un combat d'artillerie.

* * *

UN BEAU FAIT D'ARMES

Bruxelles, 12.—Un régiment de dragons venant de la direction de Liège ayant tenté de surprendre les Belges à Aineffe, province de Liège, ont été repousés, laissant 153 morts et 102 prisonniers.

Les uhlans se sont emparés de 2,000,000 de francs dans une banque de Hasselt, capitale de la province de Limbourg.

* * *

LA CAVALERIE FRANCAI SE ENGAGEE

Bruxelles, 12.—L'armée allemande s'est mise en mouvement au nord de Liège et pénètre au coeur de la Belgique.

Il est difficile de déterminer son objectif. Il y a un rideau de cavalerie extrêmement épais tout le long du front des armées alliées.

Un nouveau corps d'armée assiège Liège. La cavalerie francaise est activement engagée en de vifs combats. Des deux côtés on tâte ses forces.

* * *

ASSIEGEANTS OU ASSIEGES?

Bruxelles, 12.—Une lettre de Liège dit que l'état-major général allemand s'est installé dans le couvent du Sacré-Coeur.

Les Allemands accumulent des quantités de provisions, au cas où, d'assiégeants, ils deviendraient assiégés.

* * *

LE COMBAT DE TIRLEMON

Tirlemont, 12.—Dans le combat de cavalerie qui a eu lieu près d'ici mardi, les pertes belges ont été de sept tués et de quelques blessés.

O nannonce que 4,000 Allemands sont dans les environs de la ville, mais les Belges semblent maîtres de la situation et la population est calme et confiante.

A cinq heures, à part un aéroplane qui a survolé la gare, on n'a aperçu aucun Allemand dans les environs.

Quelques soldats ont tirés sur l'aéroplane, mais sans l'atteindre.

* * *

UNE VIOLENTE CANONNADE

Amsterdam, 12.—Une dépêche datée de Maestricht, adressée au "Telegraf", dit que le bruit d'une violente canonnade, semblant venir de la direction de Tongres, a été entendue. La commotion en était ressentie à Maestricht.

Suivant une autre dépêche, les Allemands ont, dans leur deuxième essai, réussi à construire un pont de bateaux sur la Meuse, près d'Herstal

PRISONNIERS ALLEMANDS

Les cavaliers français capturent de nombreuses patrouilles ennemies. — Les Allemands affamés

Paris, 13.—A la frontière franco-belge, de nombreuses patrouilles ennemies ont été capturées par les cavaliers français. Un convoi de prisonniers allemands a été dirigé sur Reims.

Un peloton de dragons francais en reconnaissance a surpris un fort détachement de uhlans. Il l'a chargé et taillé en pièces. Les Allemands ont laissé 50 morts sur le terrain.

Une troupe de 600 prisonniers allemands est arrivée à Ath, province du Hainaut.

Les troupes allemandes dans le Luxembourg belge sont affamées et on rapporte que de nombreux soldats tombent d'inanition. Dans les poches de quelques officiers tués, on a trouvé des pommes de terres crues. Les hommes, pour se nourrir, arrachent les navets et les betteraves qui ne sont pas encore mûrs

* * *

Paris, 13.—Un rapport officiel donne les détails suivants sur le combat de Mangiennes:

"Le combat a commencé le 11 août et s'est continé le 12 avec d'émouvantes péripéties.

"Le combat commença le 10 par une attaque allemande en force contre deux bataillons français seulement. Ces derniers se replièrent, mais ils furent renforcés pendant la nuit et reprirent l'offensive, soutenus par de l'artillerie.

"Cette contre-attaque obligea les Allemands à une retraite précipitée, et ils abandonnèrent un grand nombre de morts, blessés et prisonniers.

"Ils durent abandonner également une batterie d'artillerie, trois mitrailleuses et plusieurs caissons de munitions.

"Poursuivant leurs avantages, les Français s'avancèrent vers l'ennemi, le 12, et une de nos batteries surprit le 21e régiment de dragons badois au repos. Les hommes avaient mis pied à terre. En quelques minutes, le régiment ennemi fut décimé.

"L'effet de ce double succès se fit sentir aussitôt: non seulement le mouvement offensif des Allemands fut arrêté, mais l'ennemi se retira, serré de près par nos troupes. Pendant cette poursuite, les Français découvrirent sur une hauteur et dans un village voisin de nombreux soldats blessés dans le combat du 11 août.

"Neuf officiers et mille hommes blessés environ tombèrent entre nos mains."

* * *

Paris, 13.—Une dépêche officielle parue ce soir dit que les prisonniers allemands qui ont été interrogés paraissent abattus et découragés et souffrir de la faim.

Ils semblent ignorer complètement les motifs qui ont amené la mobilisation. l'un d'eux aurait même demandé pourquoi la guerre avait été déclarée.

Comme on le pense en Allemagne, ce n'est pas une guerre voulue par le peuple, mais ordonnée par les officiers.

UN IMPORTANT COMBAT EN BELGIQUE

Dans une attaque contre Halen, les Allemands perdent les trois cinquième de leurs effectifs.

Paris, 13.—Le ministère de la guerre a communiqué à la presse le bulletin suivant:

"Une division de cavalerie belge, soutenue par une brigade d'infanterie et par de l'artillerie, a mis en déroute, près de Diest, ville située à 30 kilomètres au nord-est de Louvain une division de cavalerie allemande également soutenue par de l'infanterie et de l'artillerie.

"Le combat, qui fut livré par les Belges avec un acharnement extraordinaire, s'est terminé par la déroute complète des Allemands, qui se sont repliés sur Hasselt et Saint-Trond."

* * *

LE COMBAT DE HALEN

Bruxelles, 13.—Les troupes belges et françaises ont opéré leur jonction au sud de Bruxelles. La marche en avant des Allemands dans les provinces belges de Limbourg et de Brabant a été arrêtée.

Une communication officielle publiée ce matin confirme le succès des Belges à Halen sur les troupes allemandes dans l'important combat qui s'est livré hier près de Diest.

Ce combat a duré toute la journée; à sept heures et demie du soir, des obus tombaient encore près de la ville.

Cet engagement est déjà désigné sous le nom de combat de Halen.

Une patrouille de carabiniers annonça l'approche de la colonne d'attaque allemande; les Belges occupèrent aussitôt les retranchements et, quand les Allemands se montrèrent, ils furent accueillis par un feu meurtrier

Les Allemands mirent alors leur mitrailleuses en action et firent pleuvoir sur les retranchements belges une grêle de balles. Devant l'intensité du feu des mitrailleuses allemandes, les Belges furent obligés de se replier sur Halen

Mais des renforts leur étant arrivés, les Belges reprirent l'offensive et, malgré leur supériorité numérique, les Allemands furent repoussés avec de grosses pertes.

Le front de bataille s'étendait de Hasselt, dans la province de Limbourg, à Diest, dans la province de Brabant, le centre du combat se trouvant à Halen

A 7 heures du soir, toute la région située entre ces trois villes avait été débarrassée des Allemands. De nombreux tués et blessés allemands jonchaient le champ de bataille. Dans une espace de cinquante mètres carrés, on releva plus de 200 cadavres.

Une église, une brasserie et plusieurs maisons de Halen ont été incendiées; les Belges ont fait sauter plusieurs ponts sur la Demer.

* * *

De grandes quantités de provisions et de munitions abandonnées par les Allemands ont été déposées à la mairie de Diest. Les Belges se sont également emparés d'un grand nombre de chevaux.

Les Allemands ont subi des pertes considérables; leur colonne d'attaque, forte de 5,000 hommes, a perdu les trois cinquièmes de son effectif.

Les pertes belges ne sont que de quelques morts et d'un assez grand nombre de blessés.

Un deuxième communiqué du ministère de la guerre dit:

"La cavalerie belge a pris, ce matin, l'offensive contre les Allemands, mis en déroute hier à Halen."

* * *

Les pertes des lanciers belges dans le combat de Tirlemont sont de vingt-cinq morts, dont deux officiers, le capitaine Knappen et le lieutenant van der Burch. Le nombre des blessés n'est pas connu.

Les Allemands avaient eu, dans ce combat, 250 uhlans tués et un très grand nombre de blessés.

* * *

UNE AUTRE VERSION DU COMBAT DE HALEN

Londres, 13.—D'après une dépêche adressée de Bruxelles à l'"Exchange Telegraph Co." les forces allemandes, dans le combat de Halen, étaient de 10,000 hommes et celles des Belges, de 7,000.

Les Allemands, voulant attaquer la ville fortifiée de Diest étaient obligés de passer la Demer à Halen. Aussi, les Belges, prévenus de l'arrivée des Allemands, massèrent leurs troupes sur ce point et installèrent plusieurs batteries d'artillerie sur les positions les plus avantageuses. L'artillerie belge, de beaucoup supérieure à l'artillerie allemande, fit d'énormes ravages dans les rangs allemands. Les attaques contre les retranchements belges furent toutes repoussées.

La déroute des Allemands est complète, leurs pertes se chiffrent par plusieurs milliers de tués ou blessés. Ils se retirent en grand désordre sur Hasselt et sur Tongres.

LA PREMIERE ACTION D'ECLAT

Le sous-lieutenant Bruyant, du 15e dragons, est décoré

Paris, 13.—Le premier officier français qui ait été décoré pour son courage sur le champ de bataille est le sous-lieutenant Bruyant, du 15e dragon, de Libourne.

En lui remettant la croix de la légion d'honneur, le général Joffre, commandant en chef de l'armée, a déclaré que cet officier, avec sept de ses hommes, avait chargé trente uhlans, avait tué de sa propre main l'officier des uhlans, tandis que les soldats qui étaient sous les ordres de ce dernier prenaient la fuite.

LES LUXEMBOURGEOIS

Plus de 300 veulent s'engager dans l'armée française.

Paris, 14.—L'agence Havas annonce que le ministre des affaires étrangères de France a reçu une pétition signée de 335 sujets du grand-duché de Luxembourg demandant la permission de s'enrôler dans l'armée francaise, pour prouver leur sympathie pour la France et pour protester contre la violation de l'indépendance de leur pays par l'Allemagne.

TROP DE CONFIANCE

Des réservistes allemands devaient rejoindre leurs corps à Verdun et Reims.

Paris, 11.—Le "Temps" donne comme authentique l'histoire suivante:

Un médecin qui s'est enfui d'Alsace en France, a montré son livret militaire, dans lequel ordre lui était donné par les autorités militaires allemandes de rejoindre son corps à Verdun le troisième jour de la mobilisation allemande

Un tailleur allemand, fixé à Paris, avait reçu l'ordre de rejoindre son régiment à Reims, le treizième jour de la mobilisation.

L'ESPIONNAGE EN BELGIQUE

Depuis deux jours 2,000 espions ont été arrêtés

Bruxelles, 11.—On ne voit de tous côtés en Belgique qu'espions allemands. Certains Allemands qui ont été arrêtés étaient revêtus d'uniformes de gendarmes de gardes nationaux, de soldats et d'officiers de l'armée belge.

La plupart d'entre eux portaient des bombes et des revolvers, et se promenaient en automobile, portant de faux numéros.

Ils avaient également en leur possession des télégrammes et des lettres revêtues de la signature contrefaite du ministre de la guerre.

Les précautions les plus sévères sont prises actuellement par les autorités, et personne ne peut pénétrer dans la gare sans un permis fourni par les autorités militaires.

Les automobiles sont arrêtées à chaque deux kilomètres.

Le ministre de la guerre dans une proclamation a fait savoir que tous les Allemands et Autrichiens qui dans les 24 heures ne seraient pas venus se faire inscrire à la police, seraient considérés comme espions.

Depuis deux jours que les Flandres ont été déclarées en état de siège, plus de 2,000 espions ont été arrêtés.

40,000 volontaires ont été enrôlés et forment actuellement vingt régiments de 2,000 hommes chacun.

Le service des trains entre Bruxelles et Paris a été rétabli ce matin.

LES SUCCES SERBES

Il n'y a plus un Autrichien en Serbie

Londres, 11.—La légation serbe à Londres annonce qu'il ne reste actuellement, en Serbie, pas un seul soldat autrichien.

Un rapport publié par la même légation, ajoute que les diverses tentatives faites par l'armée autrichienne pour envahir le territoire serbe ont échoué complètement, que les Autrichiens ont abandonné l'offensive et ont regagné promptement la frontière autrichienne dans l'attente d'une contre-attaque de la part des Serbes.

Un télégramme reçu de Nish dans la "Gazette officielle serbe" dit qu'une ordonnance a paru annonçant la dénonciation de tous les traités passés entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie.

On a fait savoir aussi, officiellement, que l'armée monténégrine s'était jointe à l'armée serbe et que cette dernière s'était emparée de plusieurs petites places fortes autrichiennes.

VERSION ALLEMANDE

Rome, 12.—Le correspondant de "l'Exchange Telegraph Company" dit qu'une dépêche de Berlin donne une déclaration officielle du général von Stein sur le siège de Liège.

L'officier allemand dément qu'il ait subit une perte de 20,000 hommes, mais ne donne pas le chiffre de ses pertes.

Il dit qu'il n'y avait qu'une faible proportion des troupes allemandes engagées autour de Liège, dans le but de masquer les mouvements du gros de l'armée.

Il dit aussi que l'avant-garde des troupes belges fut complètement détruite, et, tout en admettant que les forts restent intacts, il en donne l'explication suivante:

"L'empereur n'a pas voulu faire un sacrifice inutile de vies humaines, mais aussitôt que la grosse artillerie de siège arrivera, les forts seront pris sans qu'il en coûte un homme."

Le général von Stein admet que la prise des forts est un problème difficile en raison du terrain défavorable qui les entoure et aussi à cause des habitants de la ville qui, y compris les femmes, tirent sur les troupes allemandes par derrière, frappant indistinctement docteurs et blessés.

Le chef allemand conclut par cette remarque:

"On ne doit pas oublier que les troupes belges sont numériquement supérieures aux nôtres."

CHRONIQUE AGRICOLE

LA POULE QUI MANGE SES OEUFS

C'est un grave défaut chez une poule. Comment peut-elle le contracter et comment, par là même, prévenir cette mauvaise habitude?

Ici, on prétend que c'est l'absence de matières nécessaires à la formation de la coquille, sable, calcaire, os broyés, etc., qui est la cause du mal.

Ailleurs, on dit que la gourmandise de manger ses oeufs ne travasse pas la poule libre, qui a d'autres friandises sous le bec. Les volailles, au contraire, tenues captives seraient susceptibles de contracter de mauvaises habitudes, que ne prennent pas les poules qui vivent en liberté.

Des oeufs cassés par suite d'accident, d'absence de pondoirs, peuvent donner l'occasion à une poule d'y goûter par hasard, lorsqu'elle y a goûté, elle recommence sûrement et elle n'hésitera peut-être plus à aller d'elle-même chercher cette délicieuse gourmandise sous la coquille de l'oeuf qu'elle vient de pondre. Et puis, une habitude pareille est si vite contractée!

Le fait est que quelques pondeuses sont par trop gourmandes. Le difficile est de trouver le moyen de les corriger. D'aucuns veulent qu'on leur tordre tout simplement le cou. C'est un peu radical. C'est une perte, si on a affaire à une bonne pondeuse. Ne serait-ce pas plus sage d'essayer auparavant quelques remèdes? Du moins, ils peuvent être préventifs.

Le premier serait de lui soustraire ses oeufs en l'obligeant à pondre sur un pondoir fermé dont le fond est à claire-voie et supporté par quatre pieds, on peut alors placer au-dessous une couche de paille, sur laquelle l'oeuf tombera sans se briser. On emploie aussi un pondoir dont le fond de forme demi-sphérique, oblige l'oeuf à rouler dans une cavité circulaire où la poule ne peut l'atteindre.

On peut aussi dégoûter la poule en mettant dans son nid un oeuf pourri, ou rempli préalablement de condiment peu agréables au goût. On pratique un petit trou à l'un des bouts de l'oeuf, on extrait une partie de cet oeuf et on remplace la portion enlevée par de l'ammoniaque délayée dans un peu d'eau ou de la moutarde. On agite vivement pour faire le mélange et l'on referme le trou avec du papier gommé. Quand la gourmande en aura avalée une gorgée, elle y regardera à deux fois pour recommencer.

Si le défaut venait de ce que les poules captives ne reçoivent pas une nourriture assez variée et azotée, il faudrait obvier à cet inconvénient. Du grain n'est pas suffisant, mais la verdure et une nourriture animale sont indispensables aux poules. Les pâtés de pain de cuisine forment un excellent menu. Pour remplacer les insectes dont les volailles sont très friandes, la viande est toute indiquée, crue ou cuite, mélangée à la pâtée ou incorporée au son, après avoir été hachée. Certaines personnes vont la nuit, sur le bord des chemins ou dans les terres cultivées, ramasser vers et limaces pour fournir à leurs poules une nourriture animale. On recommande de donner aussi aux volailles des os broyés, verts ou brûlés, ainsi que des légumes, choux, navets, betteraves, etc., qui remplacent effectivement la verdure.

L.-D. Huguenin, Prof.
(Le Bulletin de la ferme))

MEDECINE-VETERINAIRE

(Non délivrance)

La jument et la brebis délivrent aussitôt après la naissance du petit, la vache dans les 24 heures qui suivent. Si le délivre ne tombe pas trois ou quatre heures après la naissance du poulin et vingt-quatre heures après celle du veau il faut de toute nécessité l'enlever. Cette opération ne peut pas être pratiquée par le premier venu, surtout chez la jument, et s'il y avait un vétérinaire pas trop loin on ferait mieux de le faire venir. Cependant voici comment elle se pratique:

Chez la jument.—La partie du délivre qui pend en dehors est saisie avec la main gauche; la main droite est introduite dans le passage en glissant le long du délivre jusqu'à ce qu'elle arrive à un endroit où celui-ci est encore collé à l'utérus; le bout des doigts est alors glissé avec précaution entre le délivre et l'utérus afin de les séparer, avançant de plus en plus à mesure que le décollement s'opère. En même temps la main gauche exerce une traction douce et ferme sur la membrane qu'elle détient. Au bout d'un temps plus ou moins long le délivre tombe.

Chez la vache.—L'opération est moins délicate, mais beaucoup plus difficile et beaucoup plus longue. La main droite de l'opérateur étant arrivée au point d'union du délivre et de l'utérus elle cherche une protubérance du volume d'une noix; les doigts sont alors glissés entre le délivre et le sommet de cette protubérance et le décollement est opéré; elle passe à une autre protubérance et agit de la même façon; ainsi de suite jusqu'à ce que le délivre tombe par terre. Il y a de 60 à 120 protubérances de sorte qu'il faut quelquefois une couple d'heures pour bien pratiquer cette opération.

Avant de commencer ce travail l'opérateur devra rogner ses ongles et enlever ses bagues, afin de ne pas blesser l'utérus.

Le cultivateur intéressé ne laissera jamais une vache plus de 24 heures non délivrée.

Renversement de l'utérus.—(Jeter la Portière). Cet accident est très rare chez la jument, mais quand il survient il est ordinairement accompagné d'hémorrhagie grave et suivi de la mort avant qu'on puisse y porter remède.

Le renversement de l'utérus est assez fréquent, mais beaucoup moins grave, chez la vache, quoique la bête puisse en mourir si le traitement tarde trop.

Traitement.—Replacez l'utérus en procédant de la manière suivante: faites un épais lit de paille afin que l'opérateur puisse s'y coucher si cela devient nécessaire; prenez un grand plat à laver la vaisselle, remplissez-le à moitié d'eau froide, placez-y l'utérus que vous lavez à grande eau et rapidement; renouvelez l'eau aussi souvent que c'est nécessaire, mais laissez constamment l'utérus dans le plat, autrement il se salirait. L'utérus étant parfaitement net, l'opérateur le soulève par le fond avec ses deux mains, et deux aides, un de chaque côté, le saisissent par les bords. Tous trois travaillent en même temps à le faire rentrer, ce qui ne tarde pas à arriver s'il y a un peu d'entente et si l'on parvient à faire lever la bête. L'utérus une fois rentré, l'opérateur continue à le repousser avec son poing fermé, appliqué sur le fond de l'organe, jusqu'à ce qu'il soit complètement retourné. Il passe sa main à plusieurs reprises sur toute sa surface afin de le déplisser, et il le tient en place avec son poing aussi longtemps que l'animal fait des efforts.

Il est souvent obligé de tenir ainsi le bras dans le passage durant une heure ou deux afin d'empêcher l'utérus de sortir. Enfin les efforts cessent complètement, l'utérus se contracte et l'opérateur peut retirer son bras.

Tous les appareils, harnais, cordes, etc., qu'on a prescrit dans le but d'empêcher la sortie de l'utérus ne valent rien du tuto. Il faut bien replacer l'itérus, savoir attendre que les efforts cessent et il n'y a plus lieu, alors, de se servir de quoique ce soit pour en empêcher la sortie.

J.-A. Couture.

LE MARCHE

Blé—
Nord No. 1 .... $1.03½
Nord No. 2 .... 1.01¾
Nord No. 3 97
Orge—
No. 3 .... .57
No. 4 .... .56
Bestiaux—
Taureaux de choix.. $7.30 à $7.55
Taureaux, bons .... $6.00 à $6.75
Taureau ordinaire.. $5.40 à $5.75
Genisses de choix .. $6.65 à $7.00
Genisses, bonnes.... $5.85 à $6.25
Genisses rdionaires.. $5.25 à $5.60
Vaches de choix.... $6.00 à $6.25
Vaches, bonnes ..... $5.50 à $5.65
Meilleurs boeufs .... $5.00 à $5.25
Laitières extra ... $60.00 à $75.00
Cochons de choix... $8.35 à $8.75

AU TEMPS DES ELECTIONS

Le marteau du forgeron

(Ecrit pour le *Nationaliste*)

Dans le restaurant encombré, autour d'une table, un député, deux journalistes et un homme d'affaires parlaient des élections.

—"Je n'ai pour ma part, rien vu de pareil à l'assemblée contradictoire, en août 1911, quand Bourassa rencontrait Lemieux", dit un journaliste. "La foule énorme, remuante sous le soleil brûlant, le toit de l'arsenal garni d'une bordure de curieux, les hommes grimpés dans les poteaux, les oscillations de la masse autour de la tribune, la colère furibonde du ministre, le dédain magnifique du chef nationaliste, les poussées, les cris, le tumulte, tout me fit craindre une émeute. N'eussent été le bon sens de la foule, la bonne humeur du Dr Béland, la crânerie d'Armand Lavergne, la froideur méprisante de Bourassa, il y aurait eu bataille, et peut-être de terribles accidents."

—"La foule était prise par le discours du chef nationaliste, elle écoutait, cela seul a empêché l'émeute", dit son confrère.

—"Qu'importe, il eût suffi d'une imprudence de paroles, d'une interruption prolongée, de huées trop insultantes, pour chauffer à blanc quelque tête peu solide et pour déterminer un coup de force", commenta l'homme d'affaires.

—"C'est la vérité", dit le député. "Je fais des élections depuis plusieurs années. Et, pour ma part, quoique je ne suis pas un lâche, j'ai eu peur, atrocement peur, une bonne journée, qu'il arrivât quelque chose de terrible, dans une des assemblées contradictoires que je fis dans mon comté. Depuis, ce genre d'assemblées me fait craindre la bagarre et ses conséquences. Je préfère maintenant convoquer mes gens à mon heure, tranquillement, et causer avec eux à la bonne franquette, que faire tout l'étalage d'une assemblée contradictoire, d'un grand parlement", comme disent nos habitants, et risquer qu'il y arrive mort d'homme."

—"Mort d'homme? Mais les bagarres électorales ne sont plus guère de mise, de notre temps", dit un journaliste. "Et puis, quand il y en a, cela se réduit à quelques mâchoires fracassées, à quelques yeux au beurre noir."

—"Pas toujours, dit le député. J'ai failli, un jour, en avoir la terrible expérience."

—"Contez-nous ça", dit l'un des journalistes. Et, le couvert enlevé, les cigarettes allumées, le député conta son aventure.

* * *

—"C'était pendant l'élection de 1911, dans le comté de.... Il n'y a peut-être pas cinq comtés, dans toute la province, où les gens soient aussi atachés à leur parti, où les passions politiques soient si fortes, brutales même. Il s'y fait peu d'assemblées électorales qui ne dégénèrent en chicanes terribles. On s'y bat à coups de poings, "boulés" rouges et "boulés" bleus s'attendent dans chaque paroisse, et, à la grand'-messe du dimanche, les curés ont beau conseiller à leurs paroissiens la paix et le calme, pendant les discours, rien n'y fait. Les rancunes d'élections se font jour, sur la place de l'église, on se cogne dur, et, de toute la période électorale, les médecins des paroisses ont fort à faire à raccommoder les mâchoires et les crânes.

"Ma campagne commencée depuis quelques jours, marchait rondement. Peu d'argent, car je suis saspect de tiédeur, dan smon parti. On m'avait fait force promesses, mais rien ne venait. Un jour, on me téléphone d'aller voir sir.... , le fournisseur de fonds d'élections du parti, que j'y trouverais de l'aide. Je refuse, on insiste, je me rends, mais craignant un piège. De fait, le bonhomme voulut me faire signer un engagement, moyennant quoi, si j'étais élu, je m'engageais à supporter toute politique navale formulée par mon chef. Battu, je rentrais en possession de mon engagement, mais je remboursais les fonds avancés. Vainqueur, je ne remboursais pas de fonds, mais je devais m'en tenir à mon engagement. Je revois la tête du bon homme quand, prenant mon chapeau et mon sac de voyage, je lui dis, l'engagement remis sur son bureau sans signature: "I won't sell myself for a few thousand dollars." Aussi l'organisation du parti me laissa-t-elle me débattre à peu près seul.

"Par contre, mon adversaire avait de l'argent, du whisky, des orateurs et des "taupins" nombreux. La lutte fut dure. Comme garde-corps,—il est bon, dans certains comtés, pour le candidat, de se faire accompagner d'un gaillard solide, qui effarouche les "braillards",—j'avais avec moi un rude homme, forgeron de son métier, aux poings durs comme des madriers de chêne, aux poumons en soufflets de forge, grand, râblé, large aux épaules, mince des hanches, partisan endiablé, et qui n'avait peur de rien. A Saint ...., dans les "hauts" du comté, nous avions eu une assemblée orageuse. C'était une paroisse ennemie, difficile à convaincre, où j'avais, contre moi, une majorité de 200, et où j'avais, à chaque élection, peine à parler. Cette année-là, les esprits étaient des plus surexcités. Si mon adversaire était élu, un tronçon de chemin de fer relierait, disait-il, ce village au chemin de fer du "bord de l'eau". "Mais si vous élisez mon opposant, criait-il, si même vous le laissez parler dans la paroisse, vous n'aurez rien." A cet endroit, donc, je devais parler le premier. Je n'y pus rien dire. Houleuse, bruyante et sauvage, la masse de l'assemblée hurla tout le temps que je tentai de parler. Des batailleurs vinrent me mettre le poing sous le nez, je restai ferme. L'un d'eux, le grand Pitre Morneau, un colosse de six pieds et demi, voulut m'enpoigner au collet, afin de me descendre de la boîte sur laquelle je m'étais hissé pour parler. Mon forgeron lui asséna en pleine face un coup de poing à jeter bas un boeuf. Et la bataille s'engagea, mon garde-corps frappant de droite, de gauche, empoignant ses adversaires par les hanches, les jetant à la renverse, en assommant deux, en les attrapant sur le cou et en leur frappant la tête l'une contre l'autre. Je tentai de rétablir l'ordre. Mais que vouliez-vous faire, seul comme je l'étais, contre une bande de forcenés, dont une quinzaine "montés" à coups de whisky blanc, et qui ne voyaient plus clair? Mon compagnon, enfin, seul contre huit ou dix, fut abattu, terrassé, battu à coups de bottes ferrées, laissé presque sans connaissance. Le curé, attiré par les clameurs et les cris de: "Tuez-le! tuez-le!" vociférés à pleine voix, arriva du presbytère et réussit par des paroles sévères, à calmer pour un temps les "boulés", tandis qu'une couple de bonnes gens ramassaient mon compagnon, qui revint à lui, s'essuya le visage plein de sang, poussa deux ou trois jurons, et, chancelant encore, reprit sa place près de moi. J'avais, dans la bagarre, sous les yeux narquois de mon adversaire dont l'attitude encourageaient ses assommeurs, attrapé quelques coups de poings, et j'avais un oeil contusionné. L'assemblée en finit là.

"Cinq jours plus tard, nouvelle assemblée contradictoire à Saint ......, au bord de l'eau. Mon forgeron, malgré mes instances, voulut m'accompagner. Ce lui était d'autant plus facile qu'il résidait dans le village même, à deux ou trois arpents du terrain public où nous devions tenir le "parlement". Un beau dimanche, nombreux public venu jusque du sixième "rang" et des paroisses avoisinantes. Un groupe de tapageurs descendu des concessions du canton de ...... était déjà rendu devant l'estrade, quand j'arrivai. Ils regardèrent des pieds à la tête le forgeron, encore blessé au visage, une oreille mi-mangée d'un coup de dents reçu pendant la bataille que vous savez, et l'un d'eux, narquois, dit: "Hé, Coq-à-Louis, c'est-y ta femme qui t'a mordu de même?" Gros rires des autres, riposte tranquille, mais menaçante de l'interpellé: "Celui qui m'a fait ça ira pas à un "parlement" de sitôt, je vous assure. S'il y en a de vous autres qui veulent savoir ce qu'il a eu, demandez au docteur Lamarre, de la petite Cadie." Personne ne rit plus. L'assemblée commença.

Mon adversaire parlait le premier. Je ne l'écoutais guère, car nous faisions toujours à peu près chacun le même discours, avec peu de variantes. Le forgeron était à côté de moi sur l'estrade, bras croisés. Je remarquai qu'il avait mis un vieil habit de travail, qu'il n'avait pas de chemise, et que, par l'entrebâillement de sa "blouse", on voyait une camisole de laine moulée sur un torse aux muscles saillants. Il était pâle, les yeux attentifs au moindre mouvement de la foule et, de temps à autre, il portait la main à l'arrière de son habit, comme pour empêcher qu'on heurtât quelque chose qui y faisait une bosse. Un léger coup de vent retrousse soudain un pan du vêtement, et j'aperçois un manche de marteau en bois franc, un marteau comme en ont les forgerons pour ferrer les chevaux. Dans la poche de l'habit je devine la tête courte, forte et carrée de l'instrument. Une sueur froide me vient à la peau, je pousse l'homme et je lui dis, à mi-voix: "Donne-moi ton marteau!" Il ne répond pas, hausse les épaules, croise plus fort ses bras et me montre d'un geste du menton relevé la foule qui, le discours de mon adversaire fini, réclame le mien. En vain, une minute, j'essaie, toujours à mi-voix, de lui faire me remettre son arme.

Il ne bronche pas plus que s'il était sourd. Cris, dans l'assemblée qui commence à s'impatienter; le forgeron me prend par le bras, me pousse en avant, s'accoude au rebord de l'estrade, et, les yeux dans les yeux, regarde le groupe de "boulés" du canton qui se masse en face de moi.

"Ce que j'ai pu dire ce jour-là, je ne sais. Mais je parlai, tandis que la peur d'une bagarre dans laquelle mon compagnon se lancerait, capable de tuer deux ou trois hommes, m'étreignait à la gorge comme un laçet et que, d'un moment à l'autre, je m'imaginais le voir sauter dans le groupe des tapageurs. L'"Angelus" sonna soudain. Et tandis que, selon la coutume dans nos comtés ruraux, j'interrompis mon discours pour réciter la prière du midi—à laquelle mon forgeron répondit de sa grosse voix rude, comme s'il n'avait pas d'idées meurtrières dans la tête,—je tremblais presque, et je me sentais tout moite d'une sueur d'angoisse. La prière finie, je continuai mon discours. Les "taupins" massés devant moi, tête découverte, ceinture aux hanches, les poings durs, les yeux mi-fermés sous des sourcils froncés d'hostilité, se balançaient sur leurs pieds. Je les vois, comme à travers une vapeur, tandis que l'un d'eux serre sa ceinture d'un geste sec, se pousse à l'avant des autres, et va pour ouvrir la bouche. Je me dis: "Il va crier, c'est la bataille!" L'homme, sous le regard aigu du forgeron,—ils se mesurent comme deux bêtes prêtes à se sauter à la gorge,—hésite, tousse, met ses deux mains dans ses poches, se tourne vers ses compagnons, leur fait un geste d'incertitude,—c'est le meneur:—tous, ils se tournent vers les rangs tassés derrière eux, dans l'attente, sans doute, d'une bataille, et, les repoussant des coudes, s'en vont vers leurs voitures.

... ...

Mon discours fini j'ignore comment, je fais mine d'écouter la réplique de mon adversaire, tandis que je me rapproche du forgeron. "Vous avez pas été dérangé, hein!" me dit-il. "Les canailles, y ont deviné que j'allais leur donner ça, s'ils se tenaient pas fermés!" L'assemblée s'éparpille. Et comme je pars avec le forgeron, une femme pâle, essoufflée, chancelante, se jette dans ses bras, disant: "Mon homme, mon homme!" Elle pleure à gros sanglots.

A travers ses larmes, je devine ses paroles: "Monsieur, que le Bon Dieu a été bon! Quand j'ai vu partir mon homme, à matin, habillé comme ça, j'ai eu des doutes, parce que c'est de même qu'il s'habille quand il veut se battre. Dans sa boutique, où il met ses marteaux, j'ai vite vu qu'il en manquait un. L'idée m'est venue qu'il l'avait mis dans sa poche. J'ai essayé de le rattraper pas possible. Je m'en suis retournée chez nous et j'ai passé tout le temps de l'assemblée à genoux avec mes enfants, en prières, pour pas qu'il tue personne. Il est bien bon, mon homme, mais, quand il est en colère, il peut tout tuer!"

"Et voilà pourquoi j'en ai fini, les assemblées contradictoires", conclut le député, allumant une autre cigarette.

André Verbois.

Contre les troubles nerveux—L'estomac est le centre du système nerveux et quand l'estomac cesse de bien fonctionner tout le système nerveux s'en ressent. Si cela dure, la débilité nerveuse et les douleurs s'en suivent. Dans un tel cas, il faut d'abord remettre en bon état l'estomac et pour cela il n'est pas de meilleur remède que les Pilules Végétales de Parmelee. Des milliers de personnes peuvent témoigner de la valeur de ces pilules pour guérir les affections nerveuses.

LES DEUX CHEFS

LE GENERAL JOFFRE

Joseph-Jacques-Césaire Joffre, nommé général en chef de l'Etat-major général des armées françaises, est né à Rivesaltes, en 1852.

Entré, en 1869, à l'Ecole polytechnique, il fut nommé sous-lieutenant du génie à la veille de la guerre franco-allemande, en 1870, et prit part à la défense de Paris.

Capitaine, en 1876, il coopéra aux travaux de fortifications de la frontière du Jura, puis construisit le fort de Montlignon, près de Paris.

En 1885, il fut envoyé au Tonkin, puis à Formose, et assista, aux côtés de Courbet, aux opérations des Fescadores.

Chef de génie à Hanoï, l'année suivante, il organisa la défense du haut Tonkin, avant d'être envoyé au Soudan pour diriger l'exécution des travaux du chemin de fer de Kayes au Niger.

C'est dans ce poste qu'il reçut, en 1894, l'ordre de se porter au secours des débris de la colonne Bonnier, qui venait d'être massacrée près de Tombouctou; il parvint à se rendre maître de cette ville et à y organiser la domination française.

Lieutenant-colonel à la suite de ces événements, colonel en 1897, il fut envoyé à Madagascar pour établir les défenses de Diego-Suarez, et reçut, en 1902, les étoiles de général de brigade.

Il a, depuis, rempli les fonctions de directeur du génie au ministère de la Guerre, a été promu divisionnaire, en 1905, et appelé au commandement de la 6e division d'infanterie, à Paris.

"Il a une bonne tête pour un chien de garde; il est calme, toujours prêt à prendre sa bouchée."

Plusieurs loustics disent qu'il a passé sa vie jusqu'aujourd'hui en uniforme: il a l'air tout à fait mal à l'aise dans un habit civil.

C'est sous le ministère Caillaux, qui succéda à celui de M. Monis, que le général Joffre fut nommé généralissime des armées françaises.

LE GENERAL VON MOLTKE

Le lieutenant-général Helmuth vno Moltke, chef de l'état-major de l'armée allemande, est né à Copenhague en 1847.

Fils d'un officier danois et neveu du célèbre feld-maréchal allemand Helmuth de Moltke, il entra dans l'armée prussienne sur les instances de son oncle, prit part à la campagne contre la France en 70 et 71 et fit dans l'état-major une rapide carrière.

Il était lieutenant-colonel et aide de camp de l'Empereur quand il fut envoyé par ce souverain, en 1894, auprès du prince de Bismarck, pour le féliciter de sa guérison d'une grave maladie, et négocier la réconciliation entre l'Empereur et son ancien chancelier.

Général de division en 1902, il fut nommé l'année suivante premier sous-chef du grand état-major avant de succéder au général de Schlieffen dans la direction de ce corps en 1906.

Le comte Guillaume-Louis de Moltke porte un nom unanimement haï en France; on sait qu'il est le neveu du célèbre von Moltke, vainqueur des armées françaises en 1870.

C'est durant cette guerre qu'il obtint son grade de lieutenant et fut décoré de la Croix de Fer, alors qu'il était encore tout jeune homme.

Le comte de Moltke, qui a aujourd'hui 66 ans, se trouve avoir la direction de la plus formidable armée que le monde ait jamais vue.

On sait que le coût de l'armée allemande, en ce qui a trait à son entretien, s'élève ectte année à $250,000,000.

Les qualités du comte de Moltke, qu'on regarde comme un second Bismarck, ont été secondaires dans le choix du Kaiser; l'Empereur d'Allemagne en jetant son dévolu sur cet homme a pensé tout simplement que son nom magique irait semer la peur dans le coeur de ses ennemis.

LES TROUPES NOIRES

Extrait de l'Epopee Africaine" du colonel Baratier montrant quelles belles troupes d'attaque elles sont.

La France mettra en lice, contre ses ennemis, dans la présente lutte, quelques-unes de ses meilleures troupes d'Afrique. On se rappelle les exploits des Turcots en 1870. Nul doute que les troupes noires, sous la conduite des officiers français, donneront un excellent résultat. Elles sont d'une bravoure à toute épreuve unie à une endurance qu'on ne retrouve probablement pas chez les troupes européennes.

Le colonel Baratier a raconté dans ses deux volumes "A Travers l'Afrique" et "Epopée Africaine" les luttes des Soudanais et des Sénégalais pour l'expansion française en Afrique. Nous détachons du second volume le récit de la prise de Boussédou.

Boussédou, dans la Haute-Guinée, appartient à cette bande de terrain qui s'étend au Nord de la République de Libéria et qui sert Niger. Ce pays, engendré par une tempête sismique, est un chaos d'énormes vagues figées dans leur élan, et dont les crêtes se sont solidifiées en dentelures, dont les rejaillissements ont fusé et se sont pétrifiées en cimes de toutes formes. La nature bouleversée y présente toutes les oppositions: les fonds bourbeux voisinent avec les torrents, les vallées luxuriantes avec les précipices; parfois même des transpositions bizarres se sont opérées, et des mers de vase soulevées ont pris sur les sommets la place des rochers descendus dans les fonds. Une pareille région ne peut donner asile qu'à une race indépendante, farouche, difficile à réduire

Sur ces hauteurs, dans ces ravins, au milieu de forêts alternant avec une brousse épaisse, se dissimulent les villages Tomas dont les plus importants, entourés de tatas ou de saniés, sont de véritables forteresses.

La soumission des Tomas ne fut guère entreprise qu'à partir de 1899; elle le fut avec des effectifs si restreints que l'occupation se limita longtemps à quelques postes avancés sans liaison les uns avec les autres. Cette liaison, qui pouvait seule assurer la conquête, fut entamée en 1905 et 1906, années fécondes en surprises audacieuses, en coups de main hardis: surprise de Palé, par le lieutenant Guignard; prise de M'Balasso et de M'Baléma, par le capitaine Auvigne et le lieutenant Bouet, après deux combats acharnés; enlèvement de quatre autres repaires emportés dans un raid fantastique de trois jours par les lieutenants Caresche et Bouet. Mais les Tomas sont opiniâtres; à peine dispersés, ils se reforment, les places fortes démolies sont aussitôt reconstruites.

Nos officiers pourtant ne se découragent pas. Malheureusement, à la fin de 1906, l'insuffisance de nos ressources oblige le commandement à interdire pour un temps toute action offensive: l'ennemi, enhardie par notre immobilité forcée, devient de plus en plus audacieux: les insultes, les provocations partent de tous côtés, particulièrement de Boussédou, devenu le centre de la résistance.

Telle est la situation, lorsque le 17 février 1907, le commandant Mourin, commandant militaire de la Guinée, arrive à Kuonkan, le poste voisin de Boussédou. Il a enfin obtenu l'autorisation de tenter un coup de force. Le 18, avec 150 tirailleurs, 6 officiers, et 6 sous-officiers, il marche contre la forteresse Toma.

Cent cinquante tirailleurs pour enlever d'assaut une ville réputée imprenable, située en pleine forêt, défendue par un millier d'indigènes! Cent cinquante tirailleurs pour crever un tata, sans avoir un canon qui puisse y faire brèche!... mais ces mêmes hommes n'ont-ils pas enlevé déjà des villages fortifiés au moyen de saniés presque infranchissables? Saniés ou tatas, peu leur importe! On s'est si souvent battu en Guinée avec une poignée d'hommes que ces cent cinquante tirailleurs prennent la proportion d'une "colonne".

Une colonne! Seuls des Soudanais peuvent comprendre toute la signification de ce mot, ce qu'il réalise d'espoirs, ce qu'il renferme de promesses, ce qu'il représente de force!

Mot prestigieux, qui depuis trente ans, au Soudan, fait accepter la longue attente au fond d'un poste, durant les mois d'hivernage. Mot tragique vers lequel se tendent les pensées, qui soutient les énergies, les galvanise et dompte la fièvre. Il réveille tout le pays, le jour où il éclate comme une fanfare, un chant de guerre! D'un bout à l'autre du Soudan, court le cri joyeux: "la colonne" se forme! "la colonne" va partir! Hymne de joie, ivresse de l'action prochaine: le sang bouillonne en un renouveau de vie; les regards brillent d'une vision de combats, d'assauts, de victoires, car la "colonne" est invincible.

Les officiers du commandant Mourin, qui depuis cinq mois rongeaient leur frein, ont dit: "c'est "la colonne". Les tirailleurs ont répété: "Ca, y en a colonne!" Comment douteraient-ils du succès?

Et les cent cinquante tirailleurs s'avancent vers Boussédou. La route directe est semée d'embuscades, hérissée d'obstacles, le commandant Mourin l'abandonne, il se lance à travers bois, en dehors des sentiers: si la marche est pénible, il économise ainsi des existences précieuses, de plus, il attaquera par l'Est, alors que l'ennemi l'attend par le Nord.

A dix heures du matin, il arrive au pied des ouvrages détachés de Boussédou. L'avant-garde se heurte à une première ligne de hautes palanques, "un sanié". Le capitaine Auvigne est en tête. Un sanié n'est pas fait pour l'arrêter. "Lui, y a bien connaître", comme disent ses hommes.

Un commandement, un geste, et tous se précipitent sur la palissade: les uns l'escaladent, les autres passent au travers, en un clin d'oeil toute la compagnie est de l'autre côté, jouant de la baïonnette: il ne reste en arrière que les morts et les blessés.

Les pertes sont déjà sérieuses, et deux saniés barrent encore la route. Du même élan, le capitaine Auvigne les enlève. Sans souci des longs fusils qui se montrent entre les trons d'arbres de la barricade, et des projectiles qui pleuvent, l'avant-garde déferle contre l'obstacle, le disloque, le trone, et rejette l'ennemi éperdu sur la ville.

Le mur d'enceinte se dresse maintenant devant "la colonne".

Le voilà enfin ce village! Une ondulation permet de voir seulement la partie supérieure de la muraille, et masque un redoutable retranchement percé de meurtrières; précédé, d'un large fossé rempli d'eau. Le capitaine Auvigne s'élance sur la porte qui se trouve en face de lui. Les meurtrières flamboient, de la crête s'envole une nuée de flèches: le capitaine a l'épaule traversée par une balle, le lieutenant Rouget a trois chevrotines dans le bras et dans la poitrine, le lieutenant Finoël reçoit plusieurs flèches dans le genou. Des tirailleurs tombent, mais cette défense excite l'ardeur des survivants qui se ruent sur la porte et l'attaquent à coups de hache.

La porte, comme presque toutes celles de ces villages fortifiés, est triple, formée de trois panneaux successifs encastrés dans l'épaisseur du mur.

Le commandant Mourin, en présence de cette position formidable, veut la tourner. Il donne l'ordre au lieutenant Caresche de faire une diversion vers le Nord. Toute la forêt est gardée: retranchements, saniés, trous de tireurs arrêtent la section, trois hommes sont frappés à mort, le lieutenant Caresche est repoussé. Une tentative analogue vers le Sud échoue de même.

Il est midi. Sous les efforts des tirailleurs la porte s'ébranle. A tout prix il faut entrer, cette porte est la seul brèche par où l'assaut puisse être donné.

Pour en protéger la destruction, le commandant Mourin déploie toutes ses troupes: un feu d'enfer s'abat sur l'énorme muraille que les balles égratignent sans lui causer plus de mal que ne le feraient les ongles des tirailleurs exaspérés et qu'on a peine à retenir.

Le premier panneau de la porte cède enfin. Sa chute a coûté trop cher: le commandant Mourin refuse d'attaquer le suivant de la même manière: il ordonne d'y mettre le feu.

La fusillade reprend plus terrible des deux côtés. En moins d'une demi-heure 30,000 balles ont tirées sur ce tata, comme si la masse de plomb projetée par les fusils était capable de remplacer des obus.

Le nombre des blessés augmente: l'adjutant Escande et le sergent Raymond sont atteints, le commandant Mourin a le bras traversé, mais personne ne s'en aperçoit car il reste à son poste.

Cependant la deuxième porte flambe: elle disparait dans des tourbillons de fumée, au-dessus du rempart, elle secoue ses flammèches comme une torche géante, le bois pétille, éclate, le mugissement des flammes se mêle au déchirement des feux de salve, au sifflement des balles, aux hurlements des Tomas, au vacarme de leur tam-tams, de leurs trompes, à toute l'infernale musique dont rugit la fournaise.

Enfin un craquement se fait entendre, la porte jette sur le ciel une dernière langue de feu et ses débris calcinés s'écroulent au milieu des cris de victoire des tirailleurs. Derrière, apparait le troisième et dernier panneau.

Le commandant Mourin se décide à le faire sauter. Le temps presse, les munitions vont manquer.

— Un homme de bonne volonté.

Un homme? Il y en a cent! Tous ceux que l'ennemi n'a pas couchés à terre.

Mais le sergent Raymond malgré sa blessure a revendiqué l'honneur de porter l'explosif. Il saisit la charge de mélinite, et calme sous les balles, les flèches qui pleuvent autour de lui, il va placer les pétards au pied du panneau, allume le cordeau Bickford et s'éloigne rapidement.

Les tirailleurs qui sont face à la porte, n'ont pas compris ce qu'a fait le sergent. Ils ne voient que cette porte. Placée devant leurs efforts, elle les sépare de l'ennemi et excite leur fureur: ils veulent l'enfoncer, la crever, ils se ruent sur elle, ils sont quinze. Déjà leurs haches sont plantées dans l'obstacle au pied duquel le cordeau Bickford crache sa petite fumée... ils sont perdus! Ils vont sauter!

Le sergent a vu le danger: il s'est élancé.

Le cordeau a presque entièrement brûlé, il est trop tard pour le séparer de la charge sans risquer la mort!... Le sergent ne pense qu'à ses hommes: et sans hésiter, en quelques bonds terribles, il est sur eux, les écarte, se jette sur les pétards, arrache la mèche du détonateur.

Il a sauvé ses tirailleurs, mais la porte ne sautera pas! Le commandant n'a plus d'autre cordeau.

On dirait que l'ennemi a deviné le succès inespéré qu'il vient de remporter; ses coups redoublent: le tam-tam bat une marche enragée, la muraille est illuminée de flammes, les coups secs des Manchester, fournis par les Libéria, éclatent au milieu du tonnerre des fusils à pierre; de l'autre côté du tata, les flèches s'élèvent en fusées, retombent verticalement sur les assaillants, clouent à terre les cadavres, percent les têtes, les épaules des combattants, hérissent le sol de piquets empennés.

Les tirailleurs n'ont plus de cartouches. Ils en réclament en vain, l'approvisionnement de la colonne est épuisé. Alors, dans leur héroïsme exaspéré, plutôt que de reculer, ils ramassent des pierres et les lancent contre le tata! La force de leur âme devrait donner à ces cailloux la puissance d'un boulet.

Ils se battent depuis dix heures du matin: il est deux heures: 81 hommes sur 150 sont hors de combat. Et voilà que derrière eux résonne au loin le son des trompes d'ivoire les guerriers de Gohahoela, le village voisin qui apporte un renfort aux Tomas.

Une retraite immédiate peut seule sauver d'un désastre les débris de la colonne: la rage au coeur, le commandant Mourin est obligé de s'y résoudre.

Les tirailleurs, arrachés à ce retranchement qui les a défiés, reculent... mais ils reviendront! Et leurs poings se tendent vers ce village d'où s'élèvent déjà des cris de victoire, mais d'où pas un guerrier n'ose sortir et se risquer à les poursuivre. Tout à l'heure seulement, quand ils seront loin, les Tomas exultants se répandront, tels des chacals, sur le champ de bataille pour se disputer les lambeaux de chair des cadavres que la colonne n'a pu enlever: ce soir, ils promèneront des têtes de héros dans Boussédou.

Silencieux, les vaincus d'un jour sont rentrés à Kuonkan.

Presque tous sont blessés, il n'y a pas de médecin, les officiers blessés eux-mêmes ne suffisent pas à soigner leurs hommes. Le lieutenant Bouet s'approche de l'un des nombreux tirailleurs qui attendent sans une plainte. Il veut panser Sory Kamara dont le genou droit a été fracassé par une balle. Mais, doucement, Sory Kamara le repousse.

— Non, yeutenant, mon camarade, y a na malade plus que moi.

Et il montre un tirailleur qu'on vient d'apporter couvert de blessures: c'est de celui-ci d'abord qu'il faut s'occuper: lui, Sory, doit passer après, puisqu'il souffre moins et a donné moins de sang à la France. Tous ces tirailleurs, fiers de leurs blessures, envieraient les plus grièvement atteints d'entre eux, s'ils n'avaient l'espoir d'être plus vite guéris pour retourner plus vite venger l'affront qu'ils ont reçu.

Comment en serait-il autrement? Tels officiers, tels soldats.

Est-il étonnant que ces Soudanais, au sang guerrier, se transforment en héros au contact d'hommes ayant autant de mépris de la souffrance que du danger, s'oubliant eux-mêmes pour les autres, exposant leur propre vie, pour sauver celles qui leur sont confiées. Ces Soudanais n'ont-ils pas vu, dans une seule journée, le sergent Raymond courir à la mort pour les sauver d'une explosion et le commandant Mourin, le bras traversé d'une balle, ne révéler sa souffrance qu'au poste de Kuonkan! N'ont-ils pas vu les officiers panser les blessures de leurs hommes avant de songer aux leurs? Sory Kamara est entrainé par cette contagion de dévouement lorsqu'il répond au lieutenant Bouet: "Non, yeutenant, mon camarade, y a na malade plus que moi..."

Aussi, tous se redressent, la flamme du coeur jaillissant par les yeux, lorsque le commandant Mourin, le bras en écharpe, au milieu de ses officiers, presque tous blessés comme lui, s'avance pour leur apporter la vraie parole réconfortante, le vrai remerciement du soldat.

"Mes amis, les blessés d'aujourd'hui auront l'honneur de marcher en tête à la première attaque de Boussédou."

Le commandant Mourin tint sa parole. Deux mois plus tard, la "colonne" marchait de nouveau contre Boussédou, mais cette fois elle possédait "une artillerie", la pièce de 80 de montagne que le commandant avait demandée.

Les premiers postes sont enlevés rapidement. A travers la forêt, on taille une route pour amener le canon à sa position de batterie; il ne peut ouvrir le feu avant une heure de l'après-midi.

Après quatre heures de tir, la brèche est jugée suffisante. Le lieutenant Guignard reçoit l'ordre de donner l'assaut. Avant de s'élancer, il veut reconnaître la position, il se découvre, une balle le frappe mortellement. Quand la section est de nouveau prête à marcher, la nuit tombe, l'attaque est remise au lendemain.

L'ennemi est frappé de terreur par les pertes déjà subies par la furie de ces hommes que rien n'arrêtera maintenant qu'ils ont fait un trou dans le tata: il se dérobe pendant la nuit, abandonnant la ville jonchée de cadavres.

Au matin, le commandant Mourin entrait dans Boussédou.

Colonel Baratier.

Roman de La Liberté NO. 16

LA TULIPE NOIRE

—Oui, c'est un peu savant pour moi, répondit, en souriant, la jeune fille. Je me contenterai donc de vous répondre pour vous tranquilliser, que votre caïeu n'est pas dans l'eau.

—Ah! je respire.

—Il est dans un bon pot de grès, juste de la largeur de la cruche où vous aviez enterré le vôtre. Il est dans un terrain composé de trois quarts de terre ordinaire prise au meilleur endroit du jardin, et d'un quart de terre de rue. Oh! j'ai entendu dire si souvent à vous et à cet infâme Jacob, comme vous l'appelez, dans quelle terre doit pousser la tulipe, que je sais cela comme le premier jardinier de Harlem!

—Ah! maintenant, reste l'exposition. A quelle exposition est-il, Rosa?

—Maintenant il a le soleil toute la journée, les jours où il y a du soleil. Mais quand il sera sorti de terre, quand le soleil sera plus chaud, je ferai comme vous faisiez ici, cher monsieur Cornélius. Je l'exposerai sur ma fenêtre au levant de huit heures du matin à onze heures, et sur ma fenêtre du couchant depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq.

—Oh! c'est cela, c'est cela! s'écria Cornélius, et vous êtes un jardinier parfait, ma belle Rosa. Mais j'y pense, la culture de ma tulipe va vous prendre tout votre temps.

—Oui, c'est vrai, dit Rosa mais qu'importe; votre tulipe c'est ma fille. Je lui donne le temps que je donnerais à mon enfant, si j'étais mère. Il n'y a qu'en devenant sa mère, ajouta Rosa, en souriant, que je puis cesser de devenir sa rivale.

—Bonne et chère Rosa! murmura Cornélius en jetant sur la jeune fille un regard où il y avait plus de l'amant que de l'horticulteur, et qui consola un peu Rosa.

Puis, au bout d'un instant de silence, pendant le temps que Cornélius avait cherché par les ouvertures du grillage la main fugitive de Rosa:

—Ainsi, reprit Cornélius, il y a déjà six jours que le caïeu est en terre?

—Six jours, oui, monsieur Cornélius, reprit la jeune fille.

—Et il ne paraît pas encore?

—Non, mais je crois que demain il paraîtra.

—Demain soit, vous me donnerez de ses nouvelles en me donnant des vôtres, n'est-ce pas, Rosa? Je m'inquiète bien de la fille, comme vous disiez tout à l'heure: mais je m'intéresse bien autrement à la mère.

—Demain, dit Rosa en regardant Cornélius de côté, demain, je ne sais si je pourrai.

—Eh! mon Dieu! dit Cornélius, pourquoi donc ne pourriez vous pas demain?

—Monsieur Cornélius, j'ai mille choses à faire.

—Tandis que moi je n'en ai qu'une, murmura Cornélius.

—Oui, répondit Rosa, à aimer votre tulipe.

—A vous aimer, Rosa.

Rosa secoua la tête.

Il se fit un nouveau silence.

—Enfin, continua van Baerle, interrompant ce silence, tout change dans la nature, aux fleurs du printemps succèdent d'autres fleurs, et l'on voit les abeilles, qui caressaient tendrement les violettes et les giroflées, se poser avec le même amour sur les chèvrefeuilles, les roses, les jasmins, les chrysanthèmes et les géraniums.

— Que veut dire cela? demanda Rosa.

— Cela veut dire, mademoiselle, que vous avez d'abord aimé à entendre le récit de mes joies et de mes chagrins: vous avez caressé la fleur de notre mutuelle jeunesse: mais la mienne s'est fanée à l'ombre. Le jardin des espérances et des plaisirs d'un prisonnier n'a qu'une saison. Ce n'est pas comme ces beaux jardins à l'air libre et au soleil. Une fois la moisson de mai faite, une fois le butin récolté, les abeilles comme vous, Rosa, les abeilles au fin corsage, aux antennes d'or, aux diaphanes ailes, passent entre les barreaux, désertent le froid, la solitude, la tristesse, pour aller trouver ailleurs les parfums et les tièdes exhalaisons.

Le bonheur, enfin!

Rosa regardait Cornélius avec un sourire que celui-ci ne voyait pas: il avait les yeux au ciel.

Il continua avec un soupir:

— Vous m'avez abandonné, mademoiselle Rosa, pour avoir vos quatre saisons de plaisirs. Vous avez bien fait: je ne me plains pas: quel droit avais-je d'exiger votre fidélité?

— Ma fidélité! s'écria Rosa tout en larmes, et sans prendre la peine de cacher plus longtemps à Cornélius cette rosée de perles qui roulait sur ses joues, ma fidélité! je ne vous ai pas été fidèle, moi!

—Hélas! est-ce m'être fidèle, s'écria Cornélius, que de me quitter, que de me laisser mourir ici.

— Mais, monsieur Cornélius, dit Rosa, ne fais-je pas pour vous tout ce qui pouvait vous faire plaisir, ne m'occupais-je pas de votre tulipe?

— De l'amertume, Rosa! vous me reprochez la seule joie sans mélange que j'aie eue en ce monde.

— Je ne vous reproche rien monsieur Cornélius, sinon le seul chagrin profond que j'aie ressenti depuis le jour où l'on vint me dire au Buytenhoff que vous alliez être mis à mort.

— Cela vous déplaît, Rosa, ma douce Rosa, cela vous déplaît que j'aime les fleurs.

— Cela ne me déplait pas que vous les aimiez, monsieur Cornélius, seulement cela m'attriste que vous les aimiez plus que vous ne m'aimez moi-même.

— Ah! chère, chère bien-aimée, s'écria Cornélius, regardez mes mains comme elles tremblent, regardez mon front comme il est pâle, écoutez, écoutez mon coeur comme il bat; eh bien, ce n'est point parce que ma tulipe noire me sourit et m'appelle; non: c'est parce que vous me souriez, vous, c'est parce que vous penchez votre front vers moi; c'est parce que — je ne sais si cela est vrai — c'est parce qu'il me semble que, tout en les fuyant, vos mains aspirent aux miennes, et que je sens la chaleur de vos belles joues derrière le froid grillage. Rosa, mon amour, rompez le caïeu de la tulipe noire, détruisez l'espoir de cette fleur, éteignez la douce lumière de ce rêve chaste et charmant que je m'étais habitué à faire chaque jour, soit! plus de fleurs aux riches habits, aux grâces élégantes, aux caprices divins, ôtez-moi tout cela, fleur jalouse des autres fleurs, ôtez-moi tout cela, mais ne m'ôtez point votre voix, votre geste, le bruit de vos pas dans l'escalier lourd, ne m'ôtez pas le feu de vos yeux dans le corridor sombre, la certitude de votre amour qui caressait perpétuellement mon coeur: aimez-moi, Rosa car je sens bien que je n'aime que vous.

— Après la tulipe noire, soupira la jeune fille, dont les mains tièdes et caressantes consentaient enfin à se livrer à travers le grillage de fer aux lèvres de Cornélius.

— Avant tout, Rosa..

— Faut-il que je vous croie?

— Comme vous croyez en Dieu.

— Soit, cela ne vous engage pas beaucoup de m'aimer?

— Trop peu, malheureusement, chère Rosa, mais cela vous engage, vous.

— Moi, demanda Rosa, et à quoi cela m'engage-t-il?

— A ne pas vous marier d'abord.

Elle sourit.

—Ah! voilà comme vous êtes, dit-elle, vous autres tyrans. Vous adorez une belle: vous ne pensez qu'à elle, vous ne rêvez que d'elle: vous êtes condamné à mort, et en marchant à l'échafaud vous lui consacrez votre dernier soupir, et vous exigez de moi, pauvre fille, vous exigez le sacrifice de mes rêves, de mon ambition.

— Mais de quelle belle me parlez-vous donc, Rosa? dit Cornélius cherchant, mais inutilement dans ses souvenirs, une femme à laquelle Rosa pût faire allusion.

— Mais de la belle noire, monsieur, de la belle noire à la taille souple, aux pieds fins, à la tête pleine de noblesse. Je parle de votre fleur, enfin.

Cornélius sourit.

— Belle imaginaire, ma bonne Rosa, tandis que vous, sans compter votre amoureux, ou plutôt mon amoureux Jacob, vous êtes entourée de galants qui vous font la cour. Vous rappelez-vous, Rosa, ce que vous m'avez dit des étudiants, des officiers, des commis de la Haye? eh bien, à Loevestein, n'y a-t-il point de commis, point d'officiers, point d'étudiants?

— Oh! si fait qu'il y en a, et beaucoup même, dit Rosa.

— Qui écrivent?

—Qui écrivent.

— Et Cornélius poussa un soupir en songeant que c'était à lui, pauvre prisonnier, que Rosa devait le privilège de lire les billets doux qu'elle recevait.

— Eh bien! mais, dit Rosa, il me semble, monsieur Cornélius, qu'en lisant les billets qu'on m'écrit, qu'en examinant les galants qui se présentent, je ne fais que suivre vos instructions.

— Comment, mes instructions?

— Oui, vos instructions: oubliez-vous, continua Rosa en soupirant à son tour, oubliez-vous le testament écrit par vous, sur la Bible de M. Corneille de Witt. Je ne l'oublie pas, moi! car, maintenant que je sais lire, je le relis tous les jours, et plutôt deux fois qu'une. Eh bien! dans ce testament, vous m'ordonnez d'aimer et d'épouser un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans. Je le cherche, ce jeune homme, et comme toute ma journée est consacrée à votre tulipe, il faut bien que vous me laissiez le soir pour le trouver.

— Ah! Rosa, le testament est

EN PROVINCE

STE-AGATHE, MAN.

Il y a huit mois nous annoncions aux nombreux amis de la famille Toupin la mort de Marie Azalie, âgée de 15 ans, aujourd'hui nous sommes de nouveau le glas pour annoncer la mort de sa soeur aînée, Melle Rose-Anna, âgée de 18 ans.

Melle Rose-Anna Toupin est née à Saint-Hugues comté de Bagot, P. Q., le 9 mai 1896.

Ses parents étant venus au Manitoba en 1891, elle fit ses études dans notre paroisse, à l'école paroissiale d'abord, puis à notre couvent dirigé par les Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie.

Après avoir obtenu son diplôme Melle Toupin enseigna avec succès pendant trois ans; puis elle revint définitivement à la maison paternelle où elle fut comme par le passé, une joie pour la famille, une compagne aimée dans notre petit cercle de jeunes et un modèle de piété pour tous.

L'impitoyable consomption l'a enlevée à notre affection le 8 du courant. Les enfants de Marie ont tenu à honneur de porter leur bannière à la rencontre de la dépouille mortelle de la chère défunte. Elles ont aussi chanté le beau cantique: "Chantons pour les morts". Melle Flora Lemoine a fait les solos. Melle Dorila Gauvin touchait l'orgue.

M. Ephrem Toupin conduisait le deuil, les porteurs étaient M. Edgar Lemoine, M. Tancrède Gauthier, M. Théophile Joyal et M. Eudore Olivier.

Les parents de la défunte, venant de Saint-Boniface, de Starbuck et de Saint-Pierre Jolys assistaient en grand nombre aux funérailles qui ont eu lieu le 10 à neuf heures et trois quarts.

Une amie

* * *

M. et Mme Louis Toupin remercient leurs parents et amis des riches bouquets spirituels et autres, marques de sympathie reçues à l'occasion de la mort de leur fille Rose-Anna.

LE PAS

Le 1 août, Sa Grandeur Mgr O. Charlebois, MM. D. Boileau, J. Courcy, O. Marion, J.-M. Poirier, P. Pigeon, D. de Trémaudan partaient de la ville du Pas pour un voyage d'exploration sur la rivière Carrotte qui se déverse dans la Saskatchewan à environ trois milles en amont de la ville du Pas. Sa Grandeur et ces Messieurs doivent vérifier des rapports donnés sur des terrains qui bordent la rivière Carrotte et s'assurer si ces terrains sont réellement de la plus haute valeur au point de vue de l'agriculture et de l'élevage.

* * *

Le 3 août, les Dames de la Société de bienfaisance de notre ville donnaient une séance récréative au Théâtre Lyrique au profit de notre école catholique; ces dames étaient pour la plupart des débutantes et cependant elles se sont révélées comme des actrices de première force. Les nombreux applaudissements qu'elles ont reçus des spectateurs leur ont prouvé que leur jeu était hautement apprécié par le public.

Le 31 juillet notre ville essuyait la perte de l'hôtel Manitoba, qui prit feu vers les onze heures et demie du soir. Grâce à la promptitude et au dévouement des pompiers improvisés qui répondirent au premier cri d'alarme, l'élément destructeur fut rapidement sous contrôle et nous n'avons à déplorer que la disparition du susdit hôtel et celle d'une petite construction avoisinante.

D.-F. de Trémaudan.

ST-RAYMOND, MAN.

Il y a eu hier une partie de baseball entre le club de Saint-Raymond et le club de Sainte-Anne.

Les Saint-Raymond ont été victorieux par un score de 12 à 8. Il y avait table de rafraîchissement et au-delà de deux cents personnes étaient présentes. C'est la quatrième et la plus belle partie de la saison.

Un témoin.

SAINT-CHARLES

Nos RR. SS. se préparent activement à recevoir leurs élèves—anciennes et actuelles—pour la rentrée prochaine du mois de septembre. Elles sont outillées pour donner un cours complet, couronné de diplômes scolaires et musicaux. Jugeons-en par les derniers examens.

Les élèves de "l'entrée", Melles Y. Thérien, C. Laporte, G. D'Amour et B. Desbiens ont toutes réussi.

Celles de la "1re Partie", Melles A. Bleau, A. Betts, D. Jeffery et B. Clermont ont donné entière satisfaction, les deux premières passant avec honneur.

Dans la "2me Partie", Melles E. Beaudin, F. Morin et L. Pekary firent de même.

Melle G. Nolin s'attribua, sans peine, un "2me diplôme".

Passons à la musique: théorie et harmonie.

Melle D. Jeffery passa les deux avec distinction, Melle I. Decosse, la première.

Musique élémentaire, succès complet de toutes: Melles E. Jeffery (avec honneur) S. LaFlèche, S. Lamontagne, E. Cormier, J. Roscoe, G. Price, E. Price, A. Dégagné, M.-H. Labossière, de la "Maison Chapelle" ne fut pas des derniers.

Toutes les élèves—une ou deux exceptées,—se sont trouvées amplement à la hauteur de leurs classes. Les Soeurs s'attendent à recevoir, cette année, une centaine de sujets, qu'elles conduiront à de nouveaux succès. Mgr l'archevêque A. Langevin se dit fier de ses "Soeurs", et il en a le droit.

* * *

Nos collégiens commencent à voir poindre la fin de la vacance, et poussent des soupirs... Sont-ce des soupirs d'attente ou d'appréhension?...

FANNYSTELLE

M. Crummy, d'Argyle, Minn., est en voyage d'affaires parmi nous.

M. Guy Phillips, d'Aurora, Ill., est parmi nous depuis quelques jours, par affaires.

L'agent McKenzie, de la Police Provinciale, était parmi nous cette semaine.

* * *

M. Vernie Minard, d'Edmonton, Alta., était en visite chez son oncle M. A. Minard

* * *

Melle Gratia Lavigne a visité Winnipeg cette semaine.

* * *

Mme Charles Poitras, mère de notre curé, a été rendre visite à ses parents de Saint-Boniface.

* * *

Les battages commenceront dans quelques jours. Aussi avec une température favorable, ils seront de courte durée. En plusieurs endroits, le blé est endommagé par la rouille, mais le rendement sera assez bon

* * *

Fannystelle, comme tous les centres français, va se ressentir des effets de la Grande Guerre Européenne, car un certain nombre de ses citoyens ont déjà rejoint le drapeau tricolore, ou le rejoindront bientôt.

A tous ces vaillants défenseurs de notre belle patrie la France, nous souhaitons le succès des armes et nous serons heureux de les voir revenir sain et sauf parmi nous.

Tous les soirs, lorsque le train express de Régina arrive en gare, nous sommes témoins de magnifiques scènes de patriotisme.

Ce sont des Français, pères de nombreuses familles, ou fils de laboureurs, qui s'en vont offrir leurs services contre l'Aigle Allemand.

Yvonnic.

NOTRE-DAME DE LOURDES

"La guerre!!!..."

La guerre est déclarée! Les Allemands fondent sur la France!"

Voilà ce qu'on se dit ici, dans notre paroisse en majorité française. On le dit avec anxiété, avec un sentiment légitime d'épouvante: qui sait les horreurs de la guerre?

Eussiez-vous vu l'agitation parmi les nôtres ces jours derniers, que vous vous seriez cru en territoire attaqué. De temps à autre, le clairon sonnait le pas de marche et de charge; les hommes en âge s'attendaient à être appelés sous les drapeaux... L'appel vint le 10 août... Bien des coeurs se serrèrent alors. La séparation allait se faire, qui d'un époux, qui de son frère, qui de ses enfants. Mais la guerre, si cruelle, elle arrache, sans pitié, tel Hérode les Saints Innocents.

Le soir du 10, la plupart des partants étaient présents au presbytère. On se parle, on se concerte, on fixe une grand'messe de départ pour le 12. Laissons nos vaillants résolus retourner pour 36 heures dans leurs foyers. Ne regardons pas trop les larmes couler... Le coeur français est ferme devant le sacrifice; la Patrie réclame du secours, cela suffit...

A 10 heures, le 12, la paroisse était assemblée dans l'église. La messe est terminée, pendant laquelle deux grands drapeaux destinés au voyage se "sanctifiaient" auprès du Sacré Coeur et au maître autel. Le R. P. Antoine, ému, monté en chaire, félicite les vaillants soldats de la France, leur souhaite courage et victoire, et dit: Au revoir. "Quelques-uns peut-être, tomberont sur le champ de bataille, mais mourir pour la Patrie est un martyre. Espérons toutefois que vous échapperez aux boulets et aux baïonnettes et que vous reviendrez: quel *Te Deum*, alors nous chanterons..."

On se quitte pour quelques instants. Et voilà qu'à 1.30 heure nos soldats sont réunis au presbytère, font leurs adieux aux RR. PP. après avoir reçu chacun une médaille-souvenir. La voiture du R. P. Antoine enfin s'ébranle; elle porte un immense drapeau aux trois couleurs, et, à la douce surprise de tous, la cloche de l'église se met de la partie. Tout un cortège de voitures se dirige vers Rathwell... La cloche ne se tut qu'à la disparition de la dernière voiture

"Vive la France!", s'écriaient les enfants. C'était bien la Patrie qui leur inspirait le courage de la séparation, et leur demandait d'affronter la mort pour la sauver.

A Rathwell, l'élément anglais fit une joyeuse démonstration aux nôtres. Il y eut procession dans les rues. Boy scouts en tête, en uniforme: puis une salve de fusils au moment où le train quittait la station.

Même réception, mais plus grandiose, plus splendide, à Winnipeg. Il y eut parade militaire, etc., etc. Anglais et Français se sentent frères dans la tribulation...

Adieu, et au revoir, surtout à nos chers co-paroissiens et concitoyens; qu'ils aillent faire les *Gestes de Dieu*...

Mme Louis Donze est de retour de l'hôpital, où elle a subi une opération de l'appendice; elle semble en bonne santé.

* * *

Baptême: Marie-Louise-Alice, fille de Jean-Marie Baron.

* * *

Un compatriote en verve dédie cette improvisation aux vaillants défenseurs de la Patrie. Elle leur fut lue à la station de Rathwell et couverte de bravos enthousiastes.

A nos amis Soldats, bon Souvenir

Puisque Mars a parlé, amis, je vous félicite,
La France, de la guerre, a prononcé le nom.
Tous vos coeurs ont battu, vos pouls se précipitent,
Et d'un cri de "Victoire" j'entends déjà le son

Vous allez, mes amis, vers ce pays des rêves
Vers notre Patrie, vers cette noble France
Où Jeanne d'Arc naquit, où sa vie fut si brève,
Que vous allez pour elle affronter les souffrances.

Vous ne serez point seuls au milieu du combat,
Jeanne vous accompagnera et dira haut "Victoire"
Rappelant de vos Pères, à venger le trépas,
Et affirmer pour vous la plus brillante gloire.

Partez, soyez heureux, et que Mars à vous propice,
Ménage à vos exploits, ses plus glorieux soupirs,
Et revenez-nous bientôt en joyeux tour d'Elice,
En vainqueurs généreux, tels sont nos voeux et nos désirs.

"DE LAVAL" FISHER BRAN

Le tombola, qui devait avoir lieu le 15 août 1914 est remis au 29 octobre. Nous sommes obligés d'agir ainsi parce que nous avons encore plusieurs livrets non vendus. En plus, au 29 octobre, nous espérons avoir une soirée de paniers. Plusieurs étrangers désirent voir la nouvelle paroisse. Alors nous croyons qu'au 29 octobre ils pourraient faire un voyage instructif et agréable à la fois.

Le C. N. R., en terminant, ces jours derniers, de mettre les dormants et l'acier, nous a causé une joie. Laquelle sera complète, en voyant la circulation des trains réguliers d'Inwood.

Un témoin.

SAINT-CHARLES

Notre curé, le Rév. Père Thérien, est en vacances pour quelques jours. Il est parti en compagnie de Mgr Béliveau et de plusieurs autres prêtres pour le pittoresque Lac des Bois. Il est remplacé par le R. P. Camper, o.m.i.

* * *

Mme Emélie Paillé, accompagnée de son fils M. l'abbé Clovis, curé de Rainy River, est partie pour un voyage dans l'Ouest. Nos voyageurs visiteront de nombreux parents à North Battleford, Sask., et à Lafond, Alta. De là ils se rendront à Edmonton et à MacLeod, Alta., où le R. P. Paillé est curé. Finalement, avant de revenir au Manitoba, Mme Paillé se rendra à Movie, C. A., où réside un de ses frères. Nos meilleurs voeux les accompagnent.

* * *

Mme Morin s'est rendue à Sainte-Anne des Chênes pour voir sa soeur qui est dangereusement malade.

* * *

Notre ami, M. Georges Laflèche, au cours d'un pénible accident d'automobile, s'est fracturé une jambe. Il gît maintenant sur un lit de douleur à l'hôpital de Saint-Boniface. Heureusement que les autres occupants de la voiture en furent quittes pour un choc nerveux. Nos sympathies.

* * *

M. Alfred Pelletier a fait la capture d'une superbe grue. C'est la première qui est abattue à Saint-Charles cette année.

Il y eut lundi dernier, deux services funèbres et un enterrement.

A huit heures avait lieu le service d'Edouard Braconnier, âgé de 15 ans, qui succomba à la tuberculose. A 10 heures, celui de Mme Elizabeth Hogue, septuagénaire décédée à Saint-Boniface. —R. I. P.

Crux.

fait dans la prévision de ma mort et, grâce au ciel, je suis vivant.

— Eh bien! donc, je ne chercherai pas ce beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, et je viendrai vous voir.

— Ah! oui, Rosa, venez! venez!

— Mais à une condition.

— Elle est acceptée d'avance!

— C'est que de trois jours il ne sera question de la tulipe noire.

— Il n'en sera plus question jamais si vous l'exigez, Rosa.

— Oh! dit la jeune fille, il ne faut pas demander l'impossible.

Et, comme par mégarde, elle approcha sa joue fraîche, si proche du grillage que Cornélius put la toucher de ses lèvres.

Rosa poussa un petit cri plein d'amour et disparut.

XXI
Le second caïeu

La nuit fut bonne et la journée du lendemain meilleure encore.

Les jours précédents la prison s'était alourdie, assombrie, abaissée; elle pesait de tout son poids sur le pauvre prisonnier. Ses murs étaient noirs, son air était froid, les barreaux étaient serrés à laisser passer à peine le jour.

Mais lorsque Cornélius se réveilla, un rayon du soleil matinal jouait dans les barreaux, des pigeons fendaient l'air de leurs ailes étendues, tandis que d'autres roucoulaient amoureusement sur le toit voisin de la fenêtre encore fermée.

Cornélius courut à cette fenêtre et l'ouvrit, il lui sembla que la vie, la joie, presque la liberté, entraient avec ce rayon de soleil dans la sombre chambre.

C'est que l'amour y fleurissait et faisait fleurir chaque chose autour de lui, l'amour, fleur du ciel bien autrement radieuse, bien autrement parfumée que toutes les fleurs de la terre.

Quand Gryphus entra dans la chambre du prisonnier, au lieu de le trouver morose et couché comme les autres jours, il le trouva debout et chantant un petit air d'opéra.

Gryphus le regarda de travers.

— Hein! fit celui-ci.

— Comment allons-nous, ce matin?

Gryphus le regarda de travers.

— Le chien, et M. Jacob, et notre belle Rosa, comment tout cela va-t-il?

Gryphus grinça des dents.

— Voilà votre déjeuner, dit-il.

— Merci, ami Cerberus,—fit le prisonnier, il arrive à temps, car j'ai grand faim.

— Ah! vous avez faim? dit Gryphus.

— Tiens, pourquoi pas? demanda van Baerle.

— Il paraît que la conspiration marche, dit Gryphus.

— Quelle conspiration? demanda Cornélius.

— Bon! on sait ce qu'on dit, mais on veillera, monsieur le savant; soyez tranquille, on veillera.

— Veillez, ami Gryphus! dit van Baerle, veillez! ma conspiration, comme ma personne, est toute à votre service.

— On verra celá à midi, dit Gryphus.

Et il sortit.

—A midi répéta Cornélius, que veut-il dire? soit, attendons midi: à midi nous verrons.

C'était facile à Cornélius d'attendre midi: Cornélius attendait neuf heures.

Midi sonna et l'on entendit dans l'escalier, non seulement le pas de Gryphus, mais les pas de trois ou quatre soldats montant avec lui.

La porte s'ouvrit, Gryphus entra, introduisit les hommes et referma la porte derrière eux.

— La! maintenant, cherchons.

On chercha dans les poches de Cornélius, entre sa veste et son gilet, entre son gilet et sa chemise, entre sa chemise et sa chair; on ne trouva rien.

On chercha dans les draps, dans les matelas, dans la paillasse du lit, on ne trouva rien.

Ce fut alors que Cornélius se félicita de ne point avoir accepté le troisième caïeu. Gryphus, dans cette perquisition, l'eût bien certainement trouvé, si bien caché qu'il fût, et il l'eût traité comme le premier.

Au reste, jamais prisonnier n'assista d'un visage plus serein à une perquisition faite dans son domicile.

Gryphus se retira avec le crayon et les trois ou quatre feuilles de papier blanc que Rosa avait donnés à Cornélius: ce fut le seul trophée de l'expédition.

A six heures, Gryphus revint, mais seul; Cornélius voulut l'adoucir, mais Gryphus grogna, montra un croc qu'il avait dans le coin de la bouche, et sortit à reculons, comme un homme qui a peur qu'on ne le force.

Cornélius éclata de rire.

Ce qui fit que Gryphus, qui connaissait les auteurs, lui cria à travers la grille:

—C'est bon, c'est bon; rira bien qui rira le dernier.

—Celui qui devait rire le dernier, ce soir-là du moins, c'était Cornélius, car Cornélius attendait Rosa.

Rosa vint à neuf heures; mais Rosa vint sans lanterne. Rosa n'avait plus besoin de lumière, elle savait lire.

Puis la lumière pouvait dénoncer Rosa, espionnée plus que jamais par Jacob.

Puis enfin, à la lumière, on voyait trop la rougeur de Rosa lorsque Rosa rougissait.

De quoi parlèrent les deux jeunes gens ce soir-là? Des choses dont parlent les amoureux au seuil d'une porte en France, de l'un et de l'autre côté d'un balcon en Espagne, du haut en bas d'une terrasse en Orient.

Ils parlèrent de ces choses qui mettent des ailes au pied des heures, qui ajoutent des plumes aux ailes du temps.

Ils parlèrent de tout, excepté de la tulipe noire.

Puis à dix heures, comme d'habitude, ils se quittèrent.

Cornélius était heureux, aussi complètement heureux que peut l'être un tulipier à qui on n'a point parlé de sa tulipe.

Il trouvait Rosa jolie comme tous les amours de la terre; il la trouvait bonne, gracieuse, charmante.

Mais pourquoi Rosa défendait-elle qu'on parlât tulipe?

C'était un grand défaut qu'avait la Rosa.

Cornélius se dit, en soupirant, que la femme n'était point parfaite.

Une partie de la nuit il médita sur cette imperfection. Ce qui veut dire que tant qu'il veilla il pensa à Rosa.

Une fois endormi, il rêva d'elle.

Mais la Rosa des rêves était bien autrement parfaite que la Rosa de la réalité. Non seulement celle-là parlait tulipe, mais encore celle-là apportait à Cornélius une magnifique tulipe noire éclose dans un vase de Chine.

Cornélius se réveilla tout frissonnant de joie et en murmurant: Rosa, Rosa, je t'aime.

Et comme il faisait jour, Cornélius ne jugea point à propos de se rendormir.

Il resta donc toute la journée sur l'idée qu'il avait eue à son réveil.

Ah! si Rosa eût parlé tulipe, Cornélius eût préféré Rosa à la reine Sémiramis, à la reine Cléopâtre, à la reine Elisabeth, à la reine Anne d'Autriche, c'est-à-dire aux plus grandes ou aux plus belles reines du monde.

Mais Rosa avait défendu sous peine de ne plus revenir, Rosa avait défendu qu'avant trois jours on causât tulipe.

C'était soixante-douze heures données à l'amant, c'est vrai; mais c'était soixante-douze heures retranchées à l'horticulteur.

Il est vrai que sur ces soixante-douze heures, trente-six étaient déjà passées.

Les trente-six autres passeraient bien vite, dix-huit à attendre, dix-huit au souvenir.

— Qu'à elle, Rosa? Prenez garde, c'est moi qui vais être jaloux à mon tour.

Rosa revint à la même heure; Cornélius supporta héroïquement sa pénitence. C'eût été un Pythagoricien très distingué que Cornélius, et pourvu qu'on lui eût permis de demander une fois par jour des nouvelles de sa tulipe, il fût bien resté cinq ans selon les statuts de l'ordre sans parler d'autre chose.

Au reste, la belle visiteuse comprenait bien que lorsqu'on commande d'un côté, il faut céder de l'autre. Rosa laissait Cornélius tirer ses doigts par le guichet; Rosa laissait Cornélius baiser ses cheveux à travers le grillage.

Pauvre enfant! toutes ces mignardises de l'amour étaient bien autrement dangereuses pour elle que de parler tulipe.

Elle comprit cela en rentrant chez elle le coeur bondissant, les joues ardentes, les lèvres séchées et les yeux humides.

Aussi, le lendemain soir, après les premières paroles échangées, après les premières caresses faites, elle regarda Cornélius à travers le grillage, et dans la nuit, avec ce regard qu'on sent quand on ne le voit pas:

—Eh bien! dit-elle, elle a levé!

— Elle a levé! quoi? qui? demanda Cornélius n'osant croire que Rosa abrégeât d'elle-même la durée de son épreuve.

— La tulipe, dit Rosa.

— Comment, s'écria Cornélius, vous permettez donc!

— Eh oui! dit Rosa du ton d'une mère tendre qui permet une joie à son enfant.

— Ah! Rosa! dit Cornélius en allongeant ses lèvres à travers le grillage, dans l'espérance de toucher une joue, une main, un front, quelque chose enfin.

Il toucha mieux que tout cela, il toucha deux lèvres entr'ouvertes.

Rosa poussa un petit cri.

Cornélius comprit qu'il fallait se hâter de continuer la conversation; il sentait que ce contact inattendu avait fort effarouché Rosa.

— Levé bien droit? demanda-t-il.

— Droit comme un fuseau de Frise, dit Rosa.

— Et elle est bien haute?

— Haute de deux pouces au moins.

—Oh! Rosa, ayez-en bien soin, et vous verrez comme elle va grandir vite.

— Puis-je en avoir plus de soin? dit Rosa. Je ne songe qu'à elle.

—Et vous savez bien que penser à elle toute la journée? Je ne la perds pas de vue. De mon lit je la vois; en m'éveillant c'est le premier objet que je regarde, en m'endormant le dernier objet que je perds de vue. Le jour je m'assieds et je travaille près d'elle, car depuis qu'elle est dans ma chambre je ne quitte plus ma chambre.

—Vous avez raison, Rosa, c'est votre dot, vous savez?

(A suivre.)

LA CHEVAUCHEE DU GRAND SIECLE

Le Conseil de guerre eut lieu à Rumigny.

Le maréchal de Lhopital, Gassion, Roger de Bossot, Comte d'Espenan, le Marquis de la Ferté-Sennectère, le Chevalier de La Vallière, maréchal de bataille, le Marquis de Persan et M. d'Eltouf de Pradines, Baron de Sirot, qu'on appelait "Sirot" y assistèrent. Le Duc d'Enghien demanda au conseil d'entendre le rapport de Gassion.

Après avoir rapporté ce qu'il avait vu, Gassion peignit avec force les obstacles que l'armée française aurait à vaincre pour se porter seulement à la vue de l'ennemi.

—Mais, interrompit le maréchal de Lhopital, il n'est point question d'aller à l'ennemi.

—Laissez parler M. de Gassion, interrompit le Duc d'Enghien. L'entreprise, continua-t-il, présenteraient donc quelques difficultés?

—Redoutables.

Peu de choses effrayaient Gassion; le Duc d'Enghien ne put réprimer un geste impatient.

—Je ne me sens que plus animé à suivre le plan que je me suis tracé. Veuillez, Monsieur, dire au conseil ce que vous savez de la position de Rocroy.

Sans vaines paroles, militairement, Gassion répondit:

—La ville de Rocroy est située au milieu d'une plaine environnée de bois qui sont très touffus et de marais difficiles; nous ne pourrons y aborder qu'à travers un défilé fort long, excepté du côté de la Champagne, où je n'ai guère eu à pénétrer que durant un quart de lieu dans les bois. Le défilé m'a paru extrêmement dangereux.

—Passez, dit le Duc d'Enghien d'un ton sec. Ces bois franchis, retrouvons-nous le défilé?

—On le retrouve, et il s'élargit insensiblement, pour conduire dans une vaste plaine où deux armées considérables se pourraient aisément ranger en bataille; mais avant d'y arriver, je le répète, il faut traverser un danger mortel, car le terrain est si marécageux dans les bois, et la bruyère y est si épaisse qu'on ne peut faire passer une armée en cet endroit...

—Peloton par peloton, dit farouchement le Duc d'Enghien.

—Sans doute, mais au prix d'incroyables peines, car Melos aura mis un fort grand nombre de troupes pour fermer et défendre ce défilé,... et c'est pourtant par cette route, Monsieur le Duc, que je m'offre d'aller chercher l'ennemi, plutôt que de laisser prendre Rocroy. Mon devoir était de ne point cacher les risques de la bataille, mais il l'est encore plus que je les brave le premier.

Comprenant la réserve de Gassion, qui s'était d'abord préoccupé, non pas de sa propre gloire, mais du salut de l'armée, le Duc d'Enghien se ressaisit.

—Je vous accorde la faveur de nous débarrasser la route, et que ce soit au plus tôt, car le moindre délai pourrait livrer cette ville à l'ennemi. Monsieur, dit-il au maréchal de Lhopital, veuillez apprendre au conseil les forces des deux nations.

Lhopital, douloureux sur ses jambes, qui s'étaient prises d'un peu de goutte, salua le Duc et commença d'un ton sage:

—Nul n'ignore que Sa Majesté, dont les revenus sont bornés à quatre-vingts millions, est fort en peine d'entretenir les quatre-vingt mille soldats, dont un bon quart est composé de Suisses et d'Allemands.

Le Duc d'Enghien, qui espérait d'autres précisions, s'assit sur une cuirasse. Cette maîtrise sur sa patience fut une action énergique.

—C'est avec ce nombre inférieur de combattants, Messieurs, qu'il a fallu soutenir le poids des armes sur les frontières de la Flandre, de la Catalogne, du Milanais, de l'Allemagne et de la Lorraine...

—Mais, dit le Duc d'Enghien, l'ennemi n'en opposait point davantage. Et si l'on a prétendu que nous eûmes à combattre des armées de trente à quarante mille hommes, c'est que l'ennemi, dans un effort extraordinaire, réunissait deux corps en un seul.

—Ce principe, qui leur a toujours réussi, les Espagnols vont le pratiquer de nouveau.

—Nous sommes avertis pour le déjouer, répliqua le Duc. Monsieur le Maréchal, dit-il en coupant au court, quelle est, à votre sens, la force de l'armée espagnole?

—Si je considère cette armée comme fortifiée par celle que l'Espagne emploie contre la Hollande, elle monte en ce moment à plus de vingt-sept mille combattants. C'est beaucoup, Messieurs.

Le maréchal soupira.

—L'élite de la monarchie espagnole... l'infanterie la plus belle du monde et la mieux disciplinée... une armée qui passe pour invincible, depuis les journées de Pavie, de Saint-Quentin, de Gravelines. Grand danger pour nous, Messieurs...

Il branla la tête en soupirant de nouveau:

—Et qu'avons-nous à opposer à une armée si puissante? Douze mille hommes... auxquels se sont joints, je l'accorde, quelques bandes de secours.

—Quelques bandes? Huit mille soldats, Monsieur le Maréchal, ce qui nous en fait vingt mille, à peu près le nombre de l'armée ennemie. Dans ces conditions, que semblez-vous craindre?

—Je crains, Monsieur le Duc, ce *défilé*...' dont vient de nous parler Monsieur de Gassion. Là est le danger.

L'idée "danger", les paroles qui l'exprimaient pour la deuxième fois, jusqu'à leur son même, tout cela lui était si odieux que le Duc d'Enghien s'emporta. Se détournant de Lhopital et contenant Gassion, il s'adressa aux autres pour leur communiquer son ardeur. Il eut peu à forcer, tous étaient à lui.

—Et moi, Monsieur le Maréchal, je vous déclare que je vais m'avancer dans ce défilé! Si les Espagnols entreprennent de s'y opposer en force, ils seront obligés de dégarnir leurs quartiers; en conséquence, par ce chemin ouvert, j'enverrai le secours que je tiens prêt. Si, au contraire, ils m'abandonnent le défilé, je pénètrerai dans la plaine et les combattrai avec un avantage égal; ou bien je me fortifierai dans mon camp, jusqu'au jour où j'aurai pourvu au salut de la ville. Enfin, Messieurs, lança le Duc d'Enghien de cette voix déchirante qu'on lui connaissait dans l'enthousiasme, j'entends vous convaincre que j'ai résolu d'empêcher Rocroy de tomber entre les mains espagnoles!

Tous les chefs se levèrent, les mains hautes. La fierté du héros, sa grande contenance leur en imposaient. Tel est la fascination de l'audace, qu'ils oublièrent les forces supérieures de l'ennemi. Le maréchal lui-même, entraîné plutôt par leurs ovations que subjugué par les raisonnements du prince, sembla incliné comme eux à engager la bataille... mais il pensait en secret tout autrement.

—Bah! dit-il en partant appuyé sur l'épaule de La Ferté-Sennectère, la jeunesse est tout feu, mais c'est feu de paille. Les Espagnols garderont leur défilé, qui leur est si utile, et tout se bornera à des escarmouches; ainsi nous éviterons une irréparable défaite.

Le colonel de La Ferté-Sennectère était jaloux de Gassion.

—Il me le semble de même, et je crois que Monsieur le Duc a été mal conseillé.

Ce jour-là, 17 mai, l'armée française arrêtée au lieu de Bossu (un peu au nord de Rumigny et plus rapproché de Rocroy), le Duc d'Enghien disposa aussitôt son plan de bataille.

Il fit deux lignes de ses troupes: la première de quinze mille fantassins, la seconde de sept mille chevaux, et les appuya d'un corps de réserve.

Il prit pour lui le commandement de la droite, avec Gassion.

Le maréchal de Lhopital, secondé par M. de La Ferté-Sennectère, commanda la gauche; M. d'Espenan eut l'infanterie et M. le Sirot la réserve.

Prévoyant qu'il aurait à combattre l'ennemi en des endroits difficiles, il plaça un peloton de cinquante mousquetaires entre chaque escadron, et jeta sur les ailes à droite et à gauche ses dragons et sa cavalerie légère.

Ce plan rigoureusement établi, il manda de son écriture ses ordres détaillés à chaque général; puis, voulant n'avoir, sur ce terrain où allait se jouer le sort de la France, d'autre fortune que son épée, il se débarrassa de tout ce qui le retenait au monde et envoya ses bagages à Aubenton.

Le lendemain 18, plus pauvre que personne, le Duc d'Enghien marcha en bataille, sur deux colonnes, jusqu'au sommet d'une éminence d'où l'on découvrait la masse des bois et des marécages redoutés.

Ce mystérieux défilé, que cachait-il?

Cachait-il seulement ses oiseaux et ses eaux? Ou bien cachait-il le danger prédit par Lhopital et Gassion... une armée à l'affût, dix mille mousquets braqués sous les feuilles, prêts à fusiller ceux qui passeraient?...

Il regardait fixement cette grande ombre d'arbres qui n'en faisaient qu'un sous ses yeux, ces millions de millions de feuilles qui avaient un secret... et qui le gardaient.

Au moment d'entrer dans cet inconnu, il se sentit pris de terreur panique. Si Melos avait fait garder le défilé... y pousser ses hommes, c'était les condamner, les faire tuer.

Gassion qui l'avait suivi l'observait à la dérobée. Il lui vit tout à coup le visage en sueur, ses pensées tombaient en gouttes brûlantes.

Le Duc les laissait tomber; c'étaient des pensées de crainte, de celles qu'on méprise.

Il avait peur, et il en suait. Il avait peut non pour lui-même, pour les autres. Mais bientôt on le vit tressaillir: la peur s'éloigna comme une servante chassée.

A sa place, l'Esprit vint.

Comme un souffle qui dessèche l'eau croupie d'un roc, l'Esprit lui fit une tête claire, un coeur sec. Il se retourna vers Gassion:

—Veuillez vous souvenir du rapport de cet Espagnol, que nous fîmes prisonnier il y a trois jours, et qui assurait avoir vécu assez près de Melos pour pénétrer quelques-unes de ses ambitions. Ne disait-il pas que le général ennemi, ne voulant point se borner à la seule prise de Rocroy, s'imaginait que le bénéfice d'une bataille rangée lui ouvrirait le chemin jusqu'au coeur même de la France?

—Ce sont ses propres termes, Monsieur le Duc, et l'officier espagnol ajoutait que sa victoire remportée à Honnecourt avait fait espérer à Melos un pareil bonheur aux plaines de Rocroy.

—Est-ce tout?

—Mais il y a autre chose, qui m'avait frappé, me montrant le défaut de cette nation et sa faiblesse morale. Aidez-moi. Je sens que mes idées sortent de leur confusion pour s'organiser et s'enchaîner l'une à l'autre. Rappelez-moi le récit de cet Espagnol. N'a-t-il point exprimé une visée politique de son chef, dont je ne fis que lever l'épaule au passage, mais sur laquelle, si je m'en souviens, je pourrais appuyer le doigt comme sur un point vif?

—Serait-ce lorsqu'il parla de la Reine?

—C'est cela! Il disait que Melos, par ma défaite, se proposait les plus éclatants avantages dans le commencement d'un régime encore mal établi. En d'autres termes, ce général espagnol, vainqueur des Français, se flattait de les gouverner un jour...

Les lèvres retroussées, l'oeil féroce, le Duc d'Enghien éclata de rire; ce rire sanglotait encore qu'il le brisa en deux, sur un grondement haletant:

—Illusions! Génie indigent de l'Espagne, qui laisse échapper le présent pour trop penser à l'avenir... Je vois clairement la situation. Melos et Fuentès, ces chercheurs de nuées, ne pensent qu'à la victoire. Ils veulent un combat général, les imprudents, et oublient de s'y préparer. Pour m'obliger à cette bataille, ils m'attendent dans la plaine, sans avoir fait le moindre effort pour me disputer le passage du défilé. Je lis dans leurs coeurs.

—Le défilé serait libre? Si vous disiez vrai! Mais c'est impossible! Melos est un habile général, il n'aurait pu faire cette imprudence, cette folie!

—Nous allons bien voir.

Le Duc poussa son cheval:

—Suivez-moi, messieurs.

Mais aussitôt, il se reprit, saisi d'une inquiétude sourde.

Il n'osait s'avouer à lui-même que sa crise de terreur recommençait. Les bois n'avaient rien dit. Peut-être cachaient-ils la mort.

Il raidit sa tête, pour dire d'une voix haute:

—L'esprit est le maître!

Puis sa tête se pencha.

—Mais l'esprit est sujet à l'erreur, murmura-t-il, comme tous les souverains.

L'Esprit avait dit: "Selon certaines conjectures, les troupes de Melos sont dans la plaine." Mais selont d'autres probabilités moins hardies, plus sages, si Melos gardait le défilé!...

Incertaines méditations, dur conflit.

Enfin le Duc se décida, inclinant sans joie vers la prudence:

—Malgré ma certitude que les bois sont libres, je n'y entrerai point de vive force sans les avoir reconnus. Monsieur de Gassion, prenez avec vous de la cavalerie légère.

—Combien de régiments?

—Un seul suffira.

Maitrisant son dégoût de la crainte, il se reprit:

—Vous en prendrez deux.

—Les Croates.

—Raab et Wumberg, ils ont des chevaux vifs. M. de Sirot les mènera. Vous irez avec eux à la découverte du défilé, que Monsieur de Lhopital croit gardé, tandis que je prétends le contraire. Mais je veux lui démontrer que j'ai souci, autant que personne, de mes régiments, et que je ne veux les faire entrer dans cette gorge qu'après une reconnaissance en règle. Allez, Monsieur, et rapportez-moi la vérité.

Un instant après, entraînant les deux régiments, Gassion partit. L'armée regarda défiler les chapeaux aux galons d'argent et les manteaux bleus des Croates; puis, tout d'un coup, au détour d'un bois, ils disparurent dans le défilé.

A droite et à gauche du Duc d'Enghien se tenaient ses deux aides-de-camp, MM. de Monplaisin et de La Moussaie.

Il était à cheval, à vingt pas en avant des deux colonnes de tête.

Derrière lui, les troupes imitaient son immobilité, son silence. Les voix s'étaient tues, de même les murmures. L'armée, comme son chef, ne semblait vivante que dans ses yeux.

A ce moment, un bruit d'une nature étrange fit lever la tête du Duc d'Enghien.

—Voyez, Messieurs, ce nuage qui passe en ce moment sur nous. L'on dirait, ce me semble, une migration d'oiseaux. Quels sont-ils?

—Ce sont des cailles, répondit M. de Monplaisin, autant que j'en puis juger, malgré la hauteur de leur vol.

—Vous vous trompez, dit M. de la Moussaie qui avait la vue perçante, les cailles ne volent que la nuit; c'est un passage de becfigues.

—Alors, si Melos est dans le défilé, dit en riant M. de Monplaisin, et que les becseaux passent près de lui, il n'y pourra tenir et nous entendrons des coups de feu, car cet oiseau est un fin manger.

Comme s'ils avaient peur des hommes, les becfigues volaient très haut. Ils dépassèrent l'armée, trainant après eux leur cri d'appel monotone:

"*B'sie!... b'sie!... b'sie!*...

Le Duc rêvait.

—Ces oiseaux ne semblent craintifs.

—Ils le sont en effet, dit La Moussaie. En temps de migration, ils passent, faisant avec leurs ailes le bruit que vous avez entendu, et se posent, pour se remiser, à la cime des arbres, où ils exhalent un autre cri, que nous pourrions percevoir, s'ils consentaient à se reposer sur les bois que nous voyons devant nous; mais ils n'oseront, car toute cette contrée bouleversée par la guerre les effraie.

Pour la deuxième fois, le Duc d'Enghien regarda le ciel, et aucun mouvement ne le vint plus déranger de cette obstinée contemplation.

Toute l'armée suivait des yeux le nuage d'oiseaux qui s'éloignait. Etreint par une émotion dont certaines décharges nerveuses éclairaient par instant les causes confuses, le Duc d'Enghien observait avec avidité cette fumée errante et grisâtre dont l'ombre décroissait au loin dans l'azur.

Il ne regardait plus seulement, il écoutait.

Un profond silence régnait sur la multitude des cimes vertes. Aucun chant dans les bois, pas même le ronron de la dernière mouche du soir...

Une minute s'écoula ainsi, dont les secondes étaient des heures, les heures des siècles. Soudain, le nuage disparut.

Alors la poitrine du Duc d'Enghien se gonfla comme la mer; dans ce vide son souffle s'arrêta, suspendu... et une chaleur puissante—qui n'était plus l'Esprit, mais d'Instinct—monta jusqu'à sa nuque, dans une ondulation de frissons.

Pâle, il sentait l'approche du génie, sans savoir quelle voix il prendrait pour se faire entendre.

Il l'entendit.

Dans la brise, tellement pure que le moindre bruit y retentissait, un imperceptible écho venait de passer, mou, très doux, rumeur d'ailes qui se replient sur le peu de vent qu'elles couvrent... puis, très distinct et joyeux, envolé de mille becs las, un cri jaillit.

Le Duc s'était retourné, une question ardente dans ses yeux.

—C'est, répondit La Moussaie, le *youyou* des becfigues lorsqu'ils se posent.

—Ah! rugit le Duc d'Enghien, je m'en doutais. Melos n'a point mis de troupes dans les bois!

Ses yeux brûlaient.

—Monplaisin, postez l'un de nos plus vieux brigadiers à l'entrée de la gorge pour y faire passer nos escadrons par trois files. Malgré notre entière sécurité, je vous recommande le silence.

Aussitôt, rapidement, on s'engagea sous les bois.

Le Duc se laissait aller sur son cheval, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes par un sourire: on eût dit le fantôme de l'Enthousiasme.

Au bout d'un quart d'heure de marche, un homme au galop s'arrêta devant lui, c'était Gassion.

—Vous pouvez avancer, Monsieur le Duc, j'ai battu la route et les bois, ils sont libres.

—Je le savais.

Gassion fut déçu:

—J'en suis heureux, mais comment le pouviez-vous savoir? Il est encore invraisemblable que Melos ait pu commettre une telle faute. Qui vous l'eût apprise, hors moi-même?

—Les oiseaux, répondit le Duc en souriant, ou plutôt le ciel, qui aime la France, et qui m'a fait dire par ces messagers: Tu peux passer le défilé, il n'y a personne.

Georges d'Esparbès.

Département des patrons



Ce joli petit costume marin ne s'ouvre que peu et il se glisse par-dessus la tête. Le cou est orné d'un petit collet matelot et d'un court laçage. Longues épaules tombantes avec manches droites, courtes ou longues. La partie inférieure de la blouse forme un ourlet replié sur l'extérieur. La jupe est en deux morceaux et peut se fermer sur l'un et l'autre côté.

Le patron No. 6,742 est pour jeunes filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande cinq verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Des ceintures donnant l'apparence d'une surblouse sont très en vogue cette saison. Dans ce patron, la manche très ample est fixée à une emmanchure très ample, allant jusqu'à la ceinture et tenant au bord de la blouse. Le cou est orné d'un collet de fantaisie laissant la gorge découverte. La blouse ferme sur le devant.

Le patron No 6,740 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande deux verges d'une dentelle de 40 pouces de largeur et 4½ verges d'une large bordure pour le collet et les manchettes.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté
B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

La charté ornes les pensées profondes.

* * *

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

* * *

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes rendues clairement.

A STE-ANNE DES CHENES

La paroisse de St-Boniface y fait son pèlerinage annuel

Jeudi, le 13 du courant, avait lieu le grand pèlerinage annuel. A 9 heures et demie le convoi chargé de plus de six cents pèlerins arrivait à Sainte-Anne.

Près de deux cents pèlerins étaient aussi venus des paroisses voisines.

Une magnifique procession s'organisa, ayant en tête les Dames de Sainte-Anne de la paroisse de Saint-Boniface. Le chant du *Magnificat*, suivi de cantiques en l'honneur de la Bonne Sainte Anne faisait naître des sentiments de douces et pieuses émotions dans le coeur des pèlerins comme chez les paroissiens de Sainte-Anne qui les accueillaient avec bonheur.

La grand'messe fut chantée par M. le Curé Bélanger de Transcona. Le R. P. Anzalone remplit les fonctions de diacre et M. l'abbé Bertrand agissait comme sous-diacre.

Sa Grandeur Mgr Béliveau assistait au trône, accompagné du R. P. Blais, o.m.i., et de M. le Curé Giroux, de La Broquerie. Au choeur on remarquait encore les RR. PP. Liétart, c.ss.r., et Comeau, o.m.i., MM. les curés Jutras, St-Amant, Bouillon, Lee, Lamy, Bastien, Hogue, Dérilles, Rousseau, Chevalier, les RR. FF. Girard, o.m.i., Rémi et Charles, réd.

Après l'évangile, M. le Curé Jubinville souhaite en termes émus et délicatement choisis, la bienvenue à S. G. Mgr Béliveau et ensuite aux pèlerins. Il cède sa place à Mgr l'Auxiliaire qui le remercie de ses bonnes paroles et rappelle dans des termes pleins de l'éloquence du coeur la vieille et toujours vive amitié contractée sur les bancs du Collège. Il dit encore son bonheur toujours nouveau de se trouver à Sainte Anne et il espère que ce bonheur lui sera donné plus fréquemment à l'avenir.

Puis Monseigneur fait un éloquent sermon rempli des textes de la Sainte Ecriture et de raisons théologiques.

"Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui souffrez, et je vous soulagerai." St. Math. ch. XI.

"Notre-Seigneur," dit-il, "nous invite d'aller vers lui. C'est donc la première condition lorsque nous ployons sous le fardeau, il faut nous lever et aller vers Dieu.

Il faut encore y aller avec esprit de foi. C'est la seconde condition.

Nous n'avons pas, dit saint Paul, un Pontife qui ne puisse compatir à nos douleurs, à nos travaux et à nos infirmités".

Sa Grandeur rappelle comme preuve plusieurs miracles accomplis par le Christ: la résurrection du fils de la veuve de Naïm, la guérison des deux aveugles, qui lui crient: Fils de David, ayez pitié de nous. Croyez-vous, leur dit le Fils de Dieu. Et sur leur réponse affirmative, il leur rend la vue. La compassion de Notre-Seigneur se manifeste d'une manière plus frappante encore peut-être, lorsqu'il va ressusciter Lazare. Amicus noster dormit: Notre ami dort...

Mais Notre-Seigneur donne aussi aux saints qui sont ses amis, d'accorder eux aussi, des faveurs signalées, des miracles, à ceux qui font partie de l'Eglise militante et qui les invoquent. Sans conteste, la sainte Vierge et son aïeule, la bonne sainte Anne, sont ses meilleures amies. C'est pourquoi la sainte Vierge accorde tant de miracles à Lourdes et dans tant d'autres sanctuaires où elle est honorée. Nous pourrions en dire presque autant de sainte Anne, pour nous surtout, peuple canadien-français, enfants choyés de sainte Anne, confiés à elle par le Souverain Pontife. Priez-la donc avec ferveur et soyons assurés que si elle n'accorde à tous les malades leur guérison, elle ne manquera certainement de leur accorder la résignation et des grâces surnaturelles les plus nécessaires, particulièrement celle de l'éternité bienheureuse.

Après la messe, un somptueux banquet fut servi aux pèlerins dans une magnifique villa érigée à proximité de l'église. Ce fut une révélation et une magnifique surprise pour laquelle M. le Curé a reçu de sincères félicitations ainsi que tous les paroissiens et particulièrement les dames et les demoiselles et nos jeunes gens qui aidèrent avec un entrain et un ordre admirable à en faire un succès. Il nous faudrait décerner des éloges à tous et chacun et chacune des dames et des messieurs qui ont montré tant de zèle et d'habileté. Les plus méritants nous pardonneront de les passer ici sous silence. A tous et à toutes, nos remerciements et nos félicitations.

Dans l'après-midi eurent lieu le Salut du Saint-Sacrement et la vénération de la sainte relique.

Le Rév. Père Liétart, rédemptoriste, fit le sermon. Sa voix pleine d'onction et sa ferveur apostolique nous parla de la joie que nous devons éprouver dans la maison du Seigneur.

Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.

La maison du Seigneur ce sont sur la terre nos temples où réside le Dieu de l'Eucharistie, ce sera un jour pour tout bon chrétien le séjour éternel.

Dans le temple dédié à sainte Anne, c'est bien là la maison du Seigneur et nous devons nous en réjouir d'une façon particulière, car sainte Anne est notre mère. Elle nous en a donné des preuves fréquentes. Sainte Anne est encore une mère glorieuse, elle est la grand'mère de Jésus... Il nous parla encore avec la conviction d'un témoin oculaire des merveilles de Sainte-Anne d'Auray, de Sainte-Anne de Beaupré. Il invite ensuite les pieux auditeurs à faire un examen de conscience sur leur dévotion envers Sainte Anne. Il termine par une ardente invitation à l'amour de la souffrance qui n'est autre que l'amour de la croix.

L'heure très avancée ne permit pas à M. le Curé, à son grand regret, de témoigner ses félicitations et ses remerciements aux pèlerins pour leur piété édifiante et l'estime que leur grand nombre manifeste à notre sanctuaire.

Nous réitérons à M. l'abbé Prud'homme, l'organisateur du pèlerinage, notre plus cordial merci pour avoir mené son oeuvre à si bon succès.

Bienvenue, à l'an prochain.

ST-CLAUDE REPOND A L'APPEL

Dans la ville de la Haye, bâti avec les millions de Carnegie, se dresse magnifique, splendide, le "temple de la paix", cependant qu'homicides et sanguinaires, les nations européennes jouent le premier acte de la plus effroyable et peut-être la plus longue guerre que les siècles aient jamais contemplée.

Née des ambitions d'un vieux monarque auquel il semble que la Providence n'ait ménagé aucune épreuve, cette guerre a un retentissement mondial. Au Canada même les denrées augmentent de prix, les populations se préparent à porter aide à la mère patrie, organisent la défense des côtes.

Certains esprits prophétisent même une tentative des Etats de s'emparer du Canada. Bref, lentement, le grand drame se déroule au travers du monde, emportant comme en un tourbillon vers le centre des opérations, les esprits et les coeurs.

Dans notre province, un centre français, Saint-Claude, fut dès le début des hostilités saisi par la fièvre guerrière: vieux et jeunes, mûs par un même sentiment, ne se souciaient que de ce qui se passait là-bas, sur la frontière, on courait aux nouvelles, on traduisait, affichait, commentait les moindres télégrammes. De nombreux appels furent faits au Consul, dont déjà l'on blâmait les retards, quand soudain arriva l'ordre de mobilisation. C'était le 6 août. Malgré les restrictions qu'il comportait, le lendemain soir, MM. R. Honorat et G. Trois partaient pour Winnipeg d'où, le 8, ils télégraphiaient "Réservistes et insoumis, venez tous". C'était le samedi, les partants se comptaient; un appel retentissant paraissait sous forme d'affiche, à l'hôtel, dans les magasins des groupes se formaient et les discussions allaient bon train.

Le dimanche au soir, un banquet réunissait les partants et une bonne partie de la population dans les salles de l'hôtel Commercial. Le lundi, de grand matin, communion générale; à 10 heures, grand'messe, où les partants se rendent en corps. Le R. P. Joseph leur adresse un chaleureux appel à la foi et à la piété, leur citant en exemple les Charette et les de Sonnis. Le choeur leur chante le cantique de Gounod, "Adieu, frère, adieu", et la messe terminée, ils vont recevoir des mains du père un scapulaire et une médaille de l'Immaculée. Le soir, quand l'heure du train arrive, la foule encombre déjà la station. Calme chacun attend l'heure pénible de la séparation, l'heure du seul vrai sacrifice, qu'ils sont certains d'avoir à accomplir.

Il semble que ceux qui partent sont les moins concernés; ils vont souriants et gais, et quand leur train arrive, ils crient au revoir, chantent la Marseillaise.

La foule des parents et des amis se disperse pour dissimuler les larmes, et l'explosion du chagrin accumulé tandis que du train qui les emmène on voit sortir les drapeaux qui flottent et les bras qui s'agitent pour un dernier au revoir. Tristesses de la guerre seules les mères pourraient vous dépeindre avec pleine connaissance de cause!

Ceux qui partaient étaient huit pères de famille: P. Calve, 3 enfants; M. Constantin, 2; J. du Bourg, 1; J. Leroux, 1; R. Martin, 2; J. Mercier, 2; B. Perand, 3; E. Robart, 6; et 18 autres: H. Biliard, P. Césarini, J. Dablin, J. Elliot, C. Guyon, E. Honoré, J. M. Le Breton, J.-M. LeBrun, Yves Leroux, H. Lévêque, J. Minaudier, C. de Moissac, J. de Moissac, J. Philippe, A. Poirier, J. Porot, A. Vandel, L. Vandel, R. de Villario.

Arrivés à Winnipeg, ils reçurent au *Winnipeg Telegram*, puis surtout au *Free Press*, un chaleureux accueil. Leur entrain, leur air martial, soulevèrent dans la foule des cris d'admiration. Remués au tréfond du coeur, les citoyens de Winnipeg chantèrent avec eux la Marseillaise et le God Save the King. Puis songeant aux dangers qu'ils allaient courir, ils chantèrent encore "God be with you till we meet again". Et comme un écho à cet accueil, le lendemain une foule considérable les conduisait au train pour Montréal, et cet acte d'amitié venant d'étrangers les émut, paraît-il, plus que les adieux de leurs parents.

Le mercredi 12 au soir, une foule considérable se rendait à la gare de Saint-Claude pour y saluer le contingent venant de N.-D. de Lourdes et aussi pour dire au revoir à quatre nouveaux partants: MM. A. Bray, G. Boille, R. Brémont, J. Demange.

ST-BONIFACE

Mgr Béliveau a béni, dimanche soir, la pierre angulaire de la nouvelle annexe centre de l'hôpital. Il était assisté du R. P. Patton, o.m.i., curé de Sainte-Marie, et de M. l'abbé Gagnon, vicaire à la cathédrale. Un grand nombre de prêtres et de paroissiens assistèrent à cette bénédiction.

Avant la bénédiction de la pierre, Mgr Béliveau prit la parole et traita de la position financière de l'hôpital. Certains s'imaginent qu'un hôpital n'a qu'à demander pour recevoir. Qu'ils se détrompent. Dans le cas actuel, les religieuses ont dû négocier un emprunt de $250,000 en Europe. Il fut suivi par le R. P. Patton, o. m. i.

Cette nouvelle annexe mesurera 177 pieds par 50 et sera de 7 étages.

* * *

Jusqu'ici, il y a eu dans la paroisse de Saint-Boniface 36 mariages, 178 baptêmes et 107 sépultures.

* * *

BAPTEMES

13 août. Marie-Thérèse-Clara, fille de Adeodat Angers et de Anésie Gaudrault. Parrain, Edouard Vulchot; marraine, Clara Gaudrault.

15 août. Anne-Marie-Clara, fille Jacques Beaucage et de Hélène Beaucage. Parrain Antoine Beaucage; marraine, Germaine Beaucage.

15 août. Anne-Irène, fille de Joseph-Arthur Prendergast et de Yvonne Bétourney. Parrain, Etienne Prendergast; marraine, Anne-Marie Prendergast.

16 août. Louise-Alice, fille de L.-A. Bigelow et de Clarinde Paquette. Parrain, Georges Carroll; marraine, Georgiana Guilbault.

16 août. Laure-Thérèse, fille de Maxime Rocan et Alphonsine Couture. Parrain, Elzéar Couture; marraine, Eugène Sauzé.

* * *

SEPULTURES

14 août. Thomas Tardif, décédé à l'Hospice Youville à l'âge de 85 ans.

14 août. Yvonna, fille de Jules Van Rompaey, décédée à l'âge de 1 an.

15 août. Eucelle, fille de Alphonse Dekyvere, décédée à l'âge de onze mois.

* * *

MARIAGE

17 août. Alfred Couture à Marie-Flore Owens, de Sainte-Anne des Chênes.

AU SACRÉ-COEUR

Jeudi dernier, notre église a été témoin d'une manifestation religieuse sans précédent dans l'Ouest: une messe pour le triomphe des armes françaises et à laquelle assista un fort contingent de réservistes français de Notre-Dame de Lourdes qui devait quitter Winnipeg pour Montréal, d'où ils s'embarqueraient pour la France.

Les principales sociétés françaises, belges, canadiennes-françaises et métisses étaient représentées. Le maire de Saint-Boniface, le secrétaire provincial, l'honorable Bernier, M. Dubuc, consul belge, le R. P. Morice, o.m.i., etc., y assistaient. Au choeur se trouvaient les RR. PP. Portelance, o.m.i., Brassard, o.m.i., Laflamme, o.m.i. La messe fut chantée par le R. P. Camper, o.m.i., assisté du R. P. Valès, o.m.i. et du R. P. Antoine Chalumeau, curé de Notre-Dame de Lourdes, tous trois français. Le choeur de chant rendit un beau programme musical. Le sermon fut donné par Mgr Cherrier. Il traita du patriotisme et de l'idée de patrie.

S'adressant tout particulièrement aux réservistes, il leur dit que c'est avec une émotion profonde mêlée de tristesse qu'il prend la parole. Il faut toujours être prêt à mourir pour la patrie. Mais qu'est-ce que le patriotisme? Une extension de la famille, du foyer et de ceux qui le composent. C'est le territoire, un monde de sentiments qui vit dans nos âmes, la terre de notre naissance, la terre de nos morts. Peu importe la beauté de ce coin de terre. Il est vu par les yeux de l'amour et pour l'amour tout est beau. L'amour de la patrie c'est l'amour du sol, c'est la voix du sang. Rien ne peut la faire taire. Et nous ne le voulons pas. La patrie, c'est encore quelque chose de plus: c'est le germe de la nation. Et l'orateur rappelle à grands traits l'histoire de France et insiste tout particulièrement sur sa grande mission d'annonciatrice de l'Evangile. Il termine par d'éloquents souhaits de succès: "En avant, fils de la France! Allez, que Dieu vous bénisse! Que le mot si mystérieux de la patrie vous rende forts et courageux!"

Avant la fin de la messe, le R. P. Chalumeau dit un dernier adieu aux réservistes, tous ses paroissiens.

Utile au camp.—Les explorateurs, les arpenteurs, les prospecteurs et les chasseurs se trouveront très bien de l'Huile Electrique du docteur Thomas. Quand les pieds et les jambes sont humides et froides, il est bon de les frotter avec de l'huile. Cela préviendra la douleur dans les muscles. Dans le cas de coupures, de blessures, de foulures, rien ne vaut ce remède.

LA GUERRE A L'ALLEMANDE

Les blessés achevés, les villages pillés et brûlés, les banques mises à sac

Paris, 13.—Le premier rapport officiel provenant du front d'opérations de l'armée française a été publié ici aujourd'hui. Il provient du commandant de place à Mézières après une visite qu'il fit à l'hôpital pour réconforter les blessés. Le commandant de place cite les paroles suivantes d'un chasseur:

"Ma compagnie a subi quelques pertes à Beuveilles le 8 août et a été obligée de battre en retraite. Je suis resté étendu sur le sol ainsi que quelques-uns de mes camarades blessés comme moi, et j'ai vu un cavalier allemand achever d'un coup de revolver un chasseur blessé. Je l'ai échappé qu'en faisant semblant d'être mort. J'ai entendu cinq ou six autres détonations, mais n'ai pas vu sur qui on tirait".

Le commandant de place donne le nom de ce chasseur et dit que ce récit est corroboré par d'autres semblables.

* * *

Paris, 13.—Les Allemands continuent à violer toutes les lois internationales de la guerre. En Belgique ils dépouillent les morts de leurs uniformes et en habilient un grand nombre de leurs soldats qui sont alors placés à la tête des troupes.

En Allemagne, ils arrêtent le consul de France à Dusseldorf, et après l'avoir fouillé et volé le conduisent brutalement à la frontière hollandaise.

UNE VICTOIRE RUSSE

Les Russes prennent Sokal et infligent aux Autrichiens de grosses pertes

Saint-Pétersbourg, 13.—Si l'on en croit une dépêche semi-officielle les troupes russes auraient pris d'assaut la ville de Sokal (Galicie autrichienne) en infligeant de nombreuses pertes à la garnison autrichienne.

Cette dernière était composée de deux bataillons d'infanterie, d'un régiment de lanciers et d'un régiment de hussards. Après les avoir repoussés, la cavalerie russe se mit à leur poursuite, les forçant à passer la rivière de Berg et fit sauter deux ponts et un viaduc.

A Sokal, petite ville située à cinquante kilomètres de Lemberg, plusieurs maisons ont été brûlées par les troupes russes parce que leurs propriétaires avaient de leurs fenêtres tiré sur les soldats russes.

Ces derniers, en outre, se sont emparés du matériel de quelques casernes ainsi que de pontons et d'appareils télégraphiques.

HEROISME FEMININ

Une Belge capture un espion allemand

Bruxelles, 13.—Une femme ayant surpris un espion allemand dans le train d'Anvers, occupé à lâcher des pigeons voyageurs qu'il portait dans un sac, le saisit et le maintint jusqu'à l'arrivée d'autres voyageurs, qui vinrent à son secours.

L'homme fut alors remis entre les mains des autorités militaires, jugé par une cour martiale et fusillé.

LA SITUATION A LIEGE

Les Allemands ont recommencé le bombardement des forts mais sans résultat

Paris, 13.—Une communication officielle fait savoir que les forts de Liége résistent toujours, que les troupes belges placées à l'ouest de la ville ont repris l'offensive, et qu'après une lutte acharnée, elles ont repoussé les Allemands en regagnant le terrain qu'elles avaient perdu.

Les Belges ont fait sauter un grand nombre de ponts de chemins de fer que devait traverser l'arrière-garde de l'armée allemande dans le district de Lauden, les privant ainsi de tous moyens de communication avec l'endroit où se trouvaient déposés les vivres destinés à l'armée.

Une communication officielle publiée à Bruxelles, dément que les Allemands renforcent leurs positions dans les environs de Liége et ajoute que la cavalerie allemande se montre très inférieure et a été repoussée de tous côtés, et que les Allemands n'ont élevé des fortifications que d'un côté de Liége. Le bombardement des forts a été repris hier.

A Tongres, les chasseurs français ont surpris un escadron de uhlans, muni d'automitrailleuses.

Ils ont tué le commandant et une dizaine de cavaliers, et en ont blessé une dizaine. Les autres se sont enfuis.

De nombreux chevaux appartenant aux uhlans ont été trouvés morts dans le Limbourg belge. On a reconnu après examen qu'ils étaient morts de faim.

UN ECHEC ALLEMAND

Une attaque allemande contre Eydtuhnen est facilement repoussée

Saint-Pétersbourg, 13. — La communication officielle suivante vient de paraître:

"Le 10 et le 11 août l'ennemi a fait une reconnaissance complète des frontières des gouvernements de Kovno et de Sulwaki. Un détachement allemand composé de quatre bataillons d'infanterie, trois escadrons de cavalerie et dix-huit canons a attaqué Eydtkuhnen, dans la Prusse orientale, et a été repoussé".

La communication donne en outre des détails sur un certain nombre de petits engagements qui ont eu lieu sur la frontière.

On annonce que le grand-duc Nicolas Michaëlovitch rejoindra prochainement l'armée active et l'on croit que la plupart des hommes, membres de la famille impériale, suivront son exemple.

Le grand-duc Constantin a fait don de cinquante lits à un hôpital de campagne. Les grandes-duchesses Marie et Hélène se sont engagées comme infirmières volontaires.

On a célébré aujourd'hui un service religieux au ministère des finances russes, à la mémoire de M. Nokolof, trésorier municipal de Kalisz, qui a été tué à son poste par les troupes allemandes.

Le grand-duc Constantin Constantinovitch a donné son fameux palais de marbre de Saint-Pétersbourg pour qu'on y établisse un hôpital.

LES FRANCAIS EN ALSACE

Ils ont repoussé toutes les attaques allemandes au sud de Mulhouse

Paris, 13.—Le ministre de la guerre a publié un bulletin répétant que "les troupes françaises n'ont pas battu en retraite à Mulhouse, mais qu'elles ont, au contraire, résisté victorieusement à tout un corps d'armée allemand.

"Les Français, est-il ajouté, sont maîtres de la Haute-Alsace où ils disposent de forces considérables s'appuyant sur Belfort.

"Il n'y a aucun changement important en Lorraine: il est faux que le 16e régiment d'infanterie ait été fait prisonnier par les Allemands à Briey (Meurthe-et-

ANGLAIS ET FRANCAIS

Le feld-maréchal French rejoint le général Joffre.

Paris, 14.—L'agence Havas annonce que le feld-maréchal sir John French, commandant en chef de l'armée anglaise en campagne, a rejoint le général Joffre, commandant en chef de l'armée française, aux quartiers de l'état-major général.

Aucune mention n'est faite de la localité.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, patente de préemption peut être obtenue, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. COREY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.